

Voyager, partir, (se) découvrir

Altérité
Interstices
Invitation
Carnet
MIYAZAKI

Jeux, tourisme solidaire,
littérature, expos...

Franck MICHEL
Laurent VIGNIEL
Jean-Jacques BARREAU
Pascale ARGOD
Raphaël COLSON



couP de cœur

Nicolas BOUVIER

Heureux lecteur, que celui qui n'a pas encore croisé cette écriture jubilatoire et va y engager ses pas. Cheminer aux côtés de Nicolas BOUVIER c'est se livrer au voyage, à cet éblouissement d'un monde qui s'offre à nous et nous transforme.

« Comme une eau, le monde vous traverse et pour un temps vous prête ses couleurs. Puis se retire et vous replace devant ce vide qu'on porte en soi, devant cette espèce d'insuffisance centrale de l'âme qu'il faut bien apprendre à côtoyer, à combattre, et qui paradoxalement est peut-être notre moteur le plus sûr ». (Nicolas BOUVIER¹)

Riche d'une stupéfiante mémoire et d'un colossal appétit de savoir, c'est à l'exultation du vivre sur les sentiers du monde que ce jeune suisse s'est livré dans les années 50, avec son ami peintre Thierry VERNET. Une Fiat Topolino les conduira de Genève à la Khyber Pass, qui relie les plateaux afghans au subcontinent indien. Le voyage comme « L'usage du monde » (titre de l'ouvrage qui l'a promu comme écrivain) ; le voyage comme mutation et l'écriture comme balancier qui permet d'asseoir l'équilibre et de poursuivre la progression au fil de la route. Il en partage le suc, nous enivre de poussière et de bière, et les noms s'égrènent Saïmichte, Erzerum, Tabriz, Shahrah, Quetta, Zebak ; et Trémizonde d'où il écrit ces mots :

« Ce midi-là

la vie était si égarante et bonne

que tu lui as murmuré

«Va-t'en me perdre où tu voudras»

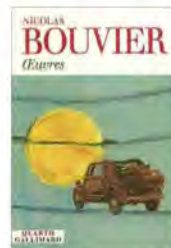
Les vagues ont répondu «Tu n'en reviendras pas» »

Nicolas BOUVIER (1982) Le point de non-retour, 1953, in Le dehors et le dedans.

L'ensemble de l'écriture de Nicolas BOUVIER est rassemblé en Quarto Gallimard « Œuvres », pour ceux qui auraient un moindre appétit, vous pouvez déguster « L'usage du Monde », ou les délicieuses « Chronique japonaise » (Payot).

Georges GAILLARD

¹ Nicolas BOUVIER (1963). L'usage du Monde, Payot : Paris, 1992.



L'œil du psychclone

scénario : Frédéric GUINARD - dessin : Simon CARUSO

Les 4 règles d'or pour boucler un numéro...



Voyager, partir, (se) découvrir



« J'aime voyager seul.

C'est le meilleur moyen de ne pas le rester très longtemps. »

Extrait de *Touriste* de Julien BLANC-GRAS

sommaire

Voyager, partir, (se) découvrir

Voyage, tourisme et altérité
Franck MICHEL p.5

Vacances interstitielles
Laurent VIGNIEL p.11

Une invitation au voyage
L'art de voyager, l'art de psychanalyser
Jean-Jacques BARREAU p.14

Le carnet de voyage,
de « l'extime » au transmédia
Pascale ARGOD p.17

La quête miyazakienne
Raphaël COLSON p.21

Le Quizz du Litterarium

Littérature en voyage p.24

Voyage aux paradis artificiels p.25

Reliure p.26

Rebonds

Association Rencontres
au Bout du Monde (RBM) p.27

L'Association pour le Tourisme
Equitable et Solidaire (ATES) p.27

Sources et horizons

Sources p.28

Horizons p.28

Au pied de la lettre

Anagrammes p.4

Solutions du n° 98 p.4

édito

Un petit garçon s'endort avec un doudou, un ballon gonflable et translucide sur lequel est figurée la carte du monde... il rêve de frontières dessinées en pointillé à même le sol pierreux du désert, il imagine la surface blanche des étendues salées qui sertissent les eaux du lac Coipasa. Il ne sait encore que ces lignes capricieuses sont parfois le lit de bien de discordes.

Par la fenêtre de son compartiment, un jeune homme observe les volutes de fumée s'échappant de la locomotive qui le mène en Italie. Son regard se laisse surprendre par l'apparition d'une petite fille aux boucles d'un blond doré et aux grands yeux interrogateurs, figure *réminiscence* d'un souvenir d'enfance.

L'*autre* ne sera plus jamais le *même*, lorsqu'il est celui que nous rencontrons au détour d'un voyage au bout de soi, au-delà de nos certitudes et de l'épuisante monotonie de nos vies usées.

Des tour-opérateurs «all inclusive» à l'échappée belle des voyages en vélo, il n'y a qu'un tour de roue... mais combien il est dur de se lancer en dehors des sentiers battus et du confort climatisé ! Se laisser surprendre par une averse et risquer l'inconnu d'une rencontre.

Et chacun de revenir au pays avec des croquis, des images, des impressions subtilisées au paysage le temps d'une escale ; ou encore de précieux pollens issus de forêts lointaines, pour de nouveaux desseins, de nouveaux rivages où goûter à la liberté retrouvée...

En vous souhaitant un bon embarquement à bord de ce Canal Psy N° 99, pensez à vous munir de vos passeports et à éteindre vos portables.

Frédéric GUINARD

ours

Directeur de la publication : Jean-Luc MAYAUD
Président de l'Université,
Jean-Luc.Mayaud@univ-lyon2.fr

Rédacteur en chef : Frédéric GUINARD
Frederik.Guinard@univ-lyon2.fr

Couverture et illustrations (pp 5, 7, 11, 15) :
Caroline BARTAL
<http://caroline-b-island.blogspot.fr>

Directeur délégué : Georges GAILLARD
Georges.Gaillard@univ-lyon2.fr

Responsable d'édition : Marc-Antoine BURIEZ
Marc-Antoine.Buriez@univ-lyon2.fr

Illustrations : Anne-Laure PERRET (pp 24, 25, 26)
Marie-Pierre JEFFARD (pp 21)
M-A. BURIEZ (pp 6, 8, 9, 10, 22, 23)

Corrections : Sylvain PERBET

Canal Psy
Département FSP
Institut de Psychologie
Université Lumière Lyon 2
5, av. Pierre MENDÈS FRANCE
69676 Bron Cedex
Tél. 04 78 77 24 76
<http://psycho.univ-lyon2.fr>

Journal publié par l'Institut de Psychologie, Département FSP - Imprimé par l'imprimerie Saciprint à Meyzieu
Commission paritaire n° 1112 B 07996 - ISSN 1253-9392

Au pied de la lettre

Anagrammes

4 anagrammes vous sont proposés sur le thème du voyage.

Vous devez trouver un auteur, un peintre, un explorateur et un lieu géographique français.

Règlement :

Envoyez-nous vos réponses à Marc-Antoine.Buriez@univ-lyon2.fr

Pour chaque anagramme, les trois premières bonnes réponses recevront un ancien numéro de leur choix offert.

(voir sommaire des anciens numéros disponibles sur le site : <http://psycho.univ-lyon2.fr/rubrique-81-Canal-Psy.html>)

«doux sire y était en panne»

«un oiseau dès l'aurore»

«tout commença dans l'eau»

«les défis sans merci»

Source : Etienne KLEIN et Jacques PERRY-SALKOW (2011)

solutions du n° 98

Anagramme

«Albert Einstein»

En physique, on n'est jamais à l'abri d'une révolution. Voire d'une rafale de révolutions. En 1905, un jeune homme d'à peine vingt-six ans montre que la lumière ne peut pas être purement ondulatoire comme on a cru qu'elle était. Il établit un argument décisif en faveur de l'existence jusque-là controversée de l'atome. Repense l'espace et le temps. Découvre $E=mc^2$, c'est-à-dire une relation intime entre la masse d'une particule et son énergie. Dix ans plus tard, le même esprit modifie radicalement la notion de gravitation telle que NEWTON l'a formulée et fonde la cosmologie moderne. Preuve qu'en matière de lois fondamentales jamais ...

Source : Etienne KLEIN et Jacques PERRY-SALKOW (2011)

«rien est établi»

Mots-croisés

Horizontalement

1 - Garde-corps. 2 - EPO - De Niro. 3 - Norme - Étoc. 4 - El - Anet - Bi. 5 - RTT - TS - Tao. 6 - Arômes - ATP. 7 - Tore - Ès - Ra. 8 - Encra - Obit. 9 - Unheimlich. 10 - Réassijées

Verticalement

I - Générateur. II - Apoltronné. III - ROR - Torcha. IV - Ma - Mères. V - Édenté - Ais. VI - Ce - Esse - Mi. VII - Onet - Sole. VIII - Rit - Ta - Big. IX - Probatrice. X - Sociopathe

Voyager, partir, (se) découvrir

Voyage, tourisme et altérité

Franck MICHEL



Le voyage, c'est bien connu, est aussi dépayçant que formateur. En se frottant au monde, on se forme finalement tout au long de la vie. Je pense que l'expérience du voyage nous ouvre non seulement l'horizon, mais plus encore, il élargit le champ des possibles. Dans cet esprit, il déforme et bouscule notre perception sur l'Autre et l'Ailleurs, une projection trop souvent formatée par notre société et notre histoire, celle des vainqueurs. Partir c'est d'emblée se préparer à relativiser ce que l'on pensait connaître, voir avec d'autres yeux, et goûter autrement les saveurs plurielles que l'on déniché sur notre marché-monde. Un voyage authentique, qu'il s'agisse d'un *trip* au bout du monde, ou parfois d'une course au bout de la rue, est d'abord un voyage au bout de soi. Nos désirs d'*ailleurs* s'inscrivent dans une volonté de changer d'air, de se dépayser ou d'en découdre. Ils sont des rites de passage basés sur des mythes du voyage. Ils offrent aussi une réponse – un prétexte parfois – au mal-être d'une société occidentale qui marche sur la tête. Le « vivre ensemble » mis à mal dans nos contrées tempérées revit en quelque sorte dès que les touristes arrivent sous les cocotiers, donc sous les tropiques, pas toujours si tristes. Mais les cocotiers, même un peu pourris, continuent à faire rêver nos modernes

voyagés qui plus souvent circulent que voyagent. Ces touristes du XXI^{ème} siècle sont prêts à tout pour obtenir leur part de paradis, artificiels s'il le faut. Via le voyage, les Suds émergent auprès des décideurs et consommateurs des Nords. Le voyage est ainsi, aussi, une manière de repenser non seulement l'ordre économique dominant, mais surtout la vie, le monde, la politique. La première phrase de mon livre *Désirs d'Ailleurs* résume les enjeux d'une philosophie du voyage qui, à mon sens, doit rester centrée sur l'apprentissage à la fois de la vie et de la liberté : « *Le voyage commence là où s'arrêtent nos certitudes* ». Facile à dire, plus difficile à vivre.

Repenser le voyage

Réceptacle de nos imaginaires, le voyage est une heureuse fabrique de mélanges, un appel à la production d'échanges, et s'il n'encourage ni échange ni mélange alors il se résume à un vulgaire déplacement. Relier un point A à un point B relève de la circulation et non du voyage et du tourisme. Certes, nos repères tendent ces derniers temps à se brouiller. La difficulté pour certains voyageurs à voir le temps défilé et d'abord être consacré à l'espace témoigne du brouillage des cartes.

Notre époque, avec ses tsars et ses stars, expulse les « gens du voyage », ainsi bien mal nommés par nos propres soins, car l'expression renvoie justement – si joliment – à la mystique de la route et du nomadisme. Si, pourvu de ce réservoir de rêves de liberté, le terme plaît aux Européens, la réalité du terrain ne survit pas à la magie des mots, et très clairement elle ne leur plaît pas. Beaucoup de mépris contre l'incompréhensible, et pas mal de jalousie aussi, se cachent derrière ce refus de l'altérité à domicile. En même temps, nos contemporains découvrent les bouchons sur la route des vacances, chacun souhaitant profiter de sa part d'ailleurs au moment des congés mal payés, mais bien mérités. En effet, nombre de ces clients des agences de voyages partent occuper les moindres recoins de plages – nationales ou étrangères – le temps des festivités estivales : des *sit-in* balnéaires au mieux ludiques, mais jamais politiques. Ils se déplacent bien plus qu'ils ne voyagent, mais la duperie fonctionne à merveille, le personnel de l'agence veille avec une bonne conscience professionnelle à ne pas dévoiler l'entourloupe ; à aucun moment, il n'oubliera de traiter ces déplacés, sorte de modernes réfugiés du travail placés en camps de vacances, de voyageurs voire même d'aventuriers.

On compte sept milliards d'habitants à la surface de la planète et ils vivent tous quelque part. Ils peuplent des continents, des pays et des villes, que bon nombre d'entre eux ne sont pas en mesure de pointer sur un planisphère, faute de planisphère.

Je représente un sept milliardième de l'humanité et je ne sais pas toujours où j'habite. Si je suis une quantité négligeable, la question de ma place dans le monde a néanmoins son importance. J'ai grandi sous un climat tempéré où l'accès à une nourriture protéinée est suffisamment aisé pour laisser du temps aux occupations secondaires que sont les loisirs et les incertitudes existentielles. Les habitants de l'Occident disposent d'une certaine amplitude dans le choix de leurs penchants intellectuels et de l'orientation de leur destin. On peut se dédier à la physique nucléaire, au football ou à l'engagement politique sans obstacles majeurs.

Aussi loin que je me souviens, c'est la géographie qui a retenu mes faveurs. Pendant des années, je me suis couché avec un globe terrestre. Je conçois que cela puisse paraître étrange, les enfants ont d'ordinaire plutôt tendance à s'endormir avec des nounours. En guise de doudou, j'avais adopté un ballon gonflable et translucide sur lequel était imprimée une carte du monde. Un gadget fabuleux déniché dans un magasin de gadgets stupides. Je me glissais dans mon lit en serrant la planète, la joue contre la Corée, la Norvège chaudement lovée contre ma poitrine et Los Angeles au bout des doigts. Je me réveillais avec la Terre comme horizon initial.

Autre exemple, autre lieu : sur le tarmac de l'aéroport de Paris-Roissy ou de Bamako, un jeune touriste français militant bio-écologique-solidaire, spécialement venu au Mali pour soutenir un projet associatif et visiter la campagne avec le souhait de partager quelques tranches de vie villageoise auprès des vieux sages de la communauté, croise du regard un père de famille malienne les mains menottées en état, comme on dit, de « reconduite aux frontières », pour manque de documents officiels. On nous explique sans rire qu'il s'agit d'une « mesure d'éloignement » et non d'une expulsion.

De tout temps et en tout lieu, les indésirables ont toujours été soigneusement « éloignés » au-delà des marges de la cité, de la civilisation, bref des frontières de l'acceptable pour le bien-pensant domestiqué.

Reste un livret culte en forme de *Graal* : nul doute que le petit livre le plus lu, le plus prisé, le plus cher, le plus demandé aussi. Ce n'est plus comme autrefois un petit livre rouge, ou une bible ou un coran à la mode, ou encore un manuel de secourisme ou des castors juniors, non, c'est le passeport. S'il est un *best-seller* qui s'ignore, c'est bien celui-ci. Si sa lecture, au demeurant, n'est pas forcément indispensable ni même passionnante, sa supervision et son contrôle, eux, le sont. Voyager sans papiers est devenu aujourd'hui plus difficile que de marcher dans la rue ou prendre le métro sans vêtements. Drôles d'échantillons de notre civilisation actuelle, à l'heure où lien social ne rime plus forcément avec réseaux sociaux. En effet, notre monde pressé sinon opprimé cultive à foison les réseaux sociaux, mais tous les *Facebook* en ligne ne sont jamais rien d'autre que des livres sans visages dont la mobilité virtuelle n'a d'égal

que le reflet de l'immobilisme intellectuel ambiant. La communication a tué la rencontre et les « 500 millions d'amis » que votre profil envisagera, dévisagera, bref, croisera sur la toile sont autant d'ennemis potentiels, encombrants, capables du jour au lendemain de vous priver d'une illusoires liberté, voire de vous priver de la liberté tout court. Peut-être faudrait-il demain ce type de *clash* pour que la grand-route puisse à nouveau primer sur le grand écran. Grand Dehors vs Grand Dedans.

Le voyage comme voie sacrée

La route suit les contours sinueux d'une voie toujours en gestation, en train d'être tracée, écrite, parcourue ; tandis que l'écran, plat comme il se doit, annonce la morne plaine d'une vie sans piment, une vie dont on aurait retranché les derniers morceaux de choix pour ne conserver que les aspects confortables et sécurisés promis par la marchandisation. Si la déroute se situe au cœur de l'entreprise buissonnière que recèle l'épreuve de la route, la routine, elle, occupe le quotidien de l'internaute rivé sur son docile écran, vissé sur sa chaise presque électrique et bien sûr, abonné à Canal+ autant que chez le psy du coin. Dans un univers aseptisé où la moindre prise de risque relève d'un rare courage, la liberté de voyage n'est pas (ou plus) donnée à tout le monde. Non pas, car le libre voyageur serait un être exceptionnel, loin de là, mais parce que le devenir renvoie au parcours du combattant pour sa propre émancipation. Et là, les candidats au voyage se font beaucoup plus discrets : autrement dit, engager la conversation avec le cousin berbère de l'épicier marocain du

coin de la rue est plus perturbateur que de postuler pour participer à une énième édition d'une émission télévisée plus ou moins avilissante, aux rejets parfois racistes évidents, comme *Pékin-Express* ou *Bienvenue dans ma tribu*. Le voyageur et son ombre disait NIETZSCHE... bien avant l'avènement de la télévision et même des loisirs.

Le voyage n'est rien sans la rencontre « authentique » qu'il est présumé produire et, du coup, notre badaud en débat sur la vie des Berbères à deux pas de chez lui, fait dans sa tête et dans son cœur bien plus de kilomètres que le triste sire qui ne rêve que de passer dans ce qui n'était jadis et reste au final qu'un vulgaire tube cathodique. Le voyage est un prétexte, un texte au mot près, un voyage avant la lettre aussi, un désir de fuite pour mieux avancer, donc aussi *revenir*, un acte plus physique que littéraire pour trouver un sens à son existence, une raison de vivre et ne plus seulement survivre. Des pensées aux actes, le pas n'est pas évident et il est tellement facile de s'en remettre aux marchands officiels de rêves exotiques – déléguer, c'est toujours léguer – un peu comme dans le domaine religieux tant de nos contemporains accordent leur bénédiction aux gestionnaires patentés du sacré autrefois si bien décryptés par Max WEBER. Le sacré est d'ailleurs rarement distant de l'acte sinon de l'art du voyage.

Partir pour mieux revenir

Le *désir d'arriver ici* des touristes étrangers modère, voire ôte à nos contemporains le *désir de partir ailleurs* : n'est-ce pas la preuve qu'on est d'abord bien chez soi ? Pourquoi s'obstiner à vérifier si la vie est plus belle chez les autres sinon à vouloir se

rassurer ? Mais rester, c'est aussi une manière de se rassurer, c'est valider le fait de ne pas (se) découvrir, jouer la carte de la sécurité plutôt que celle du risque. Revenir aux valeurs sinon sûres du moins de la sûreté. Se jeter sur la route revient à semer le doute chez soi et même à douter du chez-soi. Voyager c'est chercher, consciemment ou non, des réponses ailleurs et auprès des autres : la trahison, la marginalité, la subversion, la rébellion contre l'ordre établi sont déjà sur les lèvres des sédentaires qui jugent avec précipitation le mouton noir qui s'en va. Accusé de ne pas penser aux autres – alors qu'il espère les rencontrer en chemin – et d'oublier ses obligations envers le patron, l'État, l'église, la famille, etc., ce (re)preneur de libertés jusque-là confisquées n'en fait qu'à sa tête. Il risque fort d'être davantage perçu par son entourage comme un ego-voyageur gêneur qu'un écotouriste sympathique.

D'après le philosophe Thierry TAHON, nous goûtons aujourd'hui en voyage, « *les délices d'une liberté retrouvée, et si nous hésitons à rentrer, c'est bien parce que nous comprenons que la reprise d'une vie normale équivaut à abandonner cette liberté* ». Le retour en effet n'est jamais simple, la « réalité » (supposée) redevient rapidement liberticide, sans compter que presque tout le monde enviera la liberté temporaire de celle ou celui qui a osé braver le « Grand Système » – pour reprendre le terme et titre d'un ouvrage de Georges BALANDIER – en grande partie régi par la servitude volontaire trop facilement consentante de nos concitoyens. À force d'être endormis ou dopés au consumérisme anabolisant, ces derniers ne sont plus en capacité de se lever pour marcher à contre-courant : c'est pourtant en marchant et en se bougeant – en voyageant – qu'on peut être debout et par conséquent refuser de vivre à genoux.

Si certains périple touristiques peuvent l'être, les voyages sont rarement uniformes, ils sont par essence multiples, ils n'ont que faire de l'Un et ne dérivent que vers le Divers. Le voyage n'est-il pas avant tout une superbe fabrique de rêves où s'ébauchent en permanence des plans sur la comète et des folies à faire ou à refaire ? Cette fabrique artisanale qui mêle passion et imaginaire se voit présentement transformée ou reconvertie, sous les coups de butoir du libéralisme économique, en industrie rationnelle du tourisme et des loisirs programmés. Mais le voyage continue de représenter, dans nos sociétés

de privilégiés et modelées autour de la notion de travail, une parenthèse, une pause, en fait une respiration dont nous avons énormément besoin, au risque d'étouffer sous le poids de contraintes sans cesse accumulées. Véritable expérience qui sort de l'ordinaire et bouleverse nos habitudes, événement parfois propice à nous plonger dans des histoires et des aventures inconnues, le voyage et dans une moindre mesure le tourisme invitent voire incitent à rompre avec l'épuisante monotonie de nos modes de vie usés. Pour certains, c'est sûr, le voyage représente l'ultime recours pour éviter le suicide. Pour d'autres, beaucoup plus nombreux, il n'est que l'antidote – avec un effet placebo indéniable – pour ne pas déprimer chaque matin de chaque jour de l'année qui passe. Le simple fait de partir, même le temps des vacances, est donc souvent un geste thérapeutique que l'on s'accorde, un acte de foi aussi pour reprendre foi en soi. Rien que pour ces derniers points, la sécurité sociale devrait méditer sur le bien-fondé de rémunérer les valides, mais déjà po-

tentiels patients en les mettant sur les routes plutôt que sous médicaments. N'est-il pas étonnant d'observer la joie de vivre des peuples roms, ces « gens du voyage » tellement sédentaires, et cependant pourchassés, traqués, battus et expulsés à tous les carrefours des grands chemins ? Les gouvernements européens devraient consulter et embaucher des Roms, et d'autres nomades, pour aider les Européens à retrouver le bon sens près de chez eux, le bon moral loin de la morale nauséabonde, bref le goût de vivre y compris sous les contraintes ou les crises ; au lieu de cela, nos dirigeants arc-boutés derrière l'euro-forteresse vont les lister, les fichier et les fliquer, comme le montre le récent listing dit « MENS » – pour « minorités ethniques non sédentarisées » –, bref tout un programme aux relents pour le moins discutables, véritable appel du pied pour une France frileuse et bleu marine, et dont la dimension humaine m'échappe sans doute encore...



Pour des voyages pluriels facteurs de diversité

Sous toutes ses formes, belles, rebelles et plurielles, le voyage recèle décidément d'une source inépuisable de bonheur sur laquelle nos contemporains devraient se pencher s'ils ne veulent pas trop vite tomber de haut. Il demeure que pour l'heure, les voyageurs désorientés, à l'instar des « *marins perdus* » de Jean-Claude Izzo, tout comme ceux au long cours dans le sillage de feu Bernard GIRAudeau, forment des passagers de plus en plus déboussolés dont le désarroi n'a rien à envier à certains voyageurs clandestins, aux destins multiples, qu'ils croisent sur les ports ou en rade, souvent échoués sur des plages sablonneuses ou accrochés sur des bouées de sauvetage.

Si comme on dit « *le voyage forme la jeunesse* », on estime également que la conquête de l'ailleurs ne peut faire l'économie de la quête de soi. La quête vaut plus que la conquête, on peut donc aussi – et c'est une bonne option – rester chez soi : car *s'en aller* (voir ailleurs) ou encore *s'expatrier* (quitter son père et sa patrie) n'est pas une obligation, mais un choix, un désir, un besoin, voire une fuite ou une stratégie. En se frottant au monde, tout le monde finalement se forme, se reforme, et hélas parfois aussi se déforme, tout au long de la vie. Les marins et les religieuses l'ont bien compris : pour se dévoiler, en effet, rien de mieux que de prendre les voiles. On largue les amarres pour passer un cap. Un cap que l'on souhaite bien sûr de bonne espérance. Le voyage a toujours été un rite. On ne revient pas indemnes d'un *trip* qu'il ait été bon, moyen ou mauvais. Justement, d'aucuns se déforment ainsi par son usage ou intermédiaire, et la rencontre avec soi-même aussi peut s'avérer désastreuse. L'usage du voyage fait alors place à l'usure du monde, d'un monde qui n'est pas ou plus à l'image que l'on s'est donnée du voyage. La faute en revient à la vanité, mais également à

l'exotisme... et à nos rêves d'enfant et autres fantasmes coloniaux ou néocoloniaux, relayés par une littérature trop sûre de ses origines, des KIPLING d'antan aux néo-aventuriers du moment, mais aussi de Marco Polo à Tintin...

Cela dit, l'expérience du voyage nous ouvre non seulement l'horizon, mais elle élargit également le champ des possibles. Elle cultive ce champ en l'irriguant à la fois *autrement* et *autre part*. Elle remet en cause nos modes de penser, d'être et de faire. Elle nous invite à défaire bien plus qu'à faire, pour demain refaire. Elle est un formidable laboratoire pour initier d'autres voies : écologiques, philosophiques, spirituelles, économiques, politiques aussi. Mais tout périple entrepris est d'abord un voyage au bout de soi. D'une part, que la destination choisie soit le bistro du coin ou le mont Fuji au Japon, le voyage extérieur cache bien mal le voyage intérieur qui le soutient ; d'autre part, et en dépit des discours convenus propres à l'industrie touristique, ce n'est pas le *Lointain* qui nous fascine, mais l'*Ailleurs*. Le premier n'est généralement qu'un prétexte pour mieux atteindre le second qui, au demeurant, peut s'avérer très proche. Si le lointain s'invite en effet à notre table et dans notre rue, l'ailleurs, lui, continue à fasciner et à intriguer, même s'il se trouve également juste autour de nous, ici et maintenant. Ailleurs est ici et inversement.

Écriture et voyage, pour mieux vivre la rencontre

Tout voyage, en tant qu'expérience non ordinaire – qui peut même virer à l'aventure extraordinaire – est une riche tranche de vie. Il suffit de voir la littérature prolixe des récits de voyage qui encombre les étagères de certaines librairies ou maisonnettes. Des journaux, des récits et aujourd'hui des blogs qui tentent de poursuivre par la graphie l'aventure du terrain. Si l'ego est au centre de ce processus, véritable rituel qui donne sens aux tribulations saisonnières, le fait de raconter

« son » voyage participe grandement à perpétuer l'esprit du voyage dans un quotidien (re)banalisé. Les écrivains-voyageurs, en herbe ou confirmés, sont-ils d'abord des voyageurs ou d'abord des écrivains ? On se souvient de la fameuse phrase de Nicolas BOUVIER, orfèvre en la matière : « *On a souvent plus de profit à lire les voyageurs qui écrivent que les écrivains qui voyagent* ». Le débat, récurrent, n'est toujours pas tranché, les uns et les autres campent sur leur position comme ils camperaient au bas d'un volcan à conquérir. Qu'il se lance dans l'écriture ou tombe dans l'aventure, un *voyageur* se veut avant tout soucieux de ne pas réduire sa condition mobile au seul état d'un *voyagé*. S'il n'aime pas les bornes, le voyageur peut cependant être un être borné, il trace parfois sa route comme un guide suit son itinéraire balisé, voire comme un garde champêtre clôture un terrain. L'obsession du but néglige l'intérêt pourtant essentiel du chemin. Pourtant, c'est en se déroulant qu'on retrouve le bon sens, c'est grâce à la mésaventure que l'aventure garde toute sa puissance, et c'est aussi en prenant des risques que l'on mesure les ennuis évités. Heureusement donc, le voyage illumine plus souvent qu'il aveugle. Il éclaire le chemin de vie de ceux qui jusque-là ne patageaient que sur des chemins de croix. Ce voyage-là, formateur, déforme avec bonheur notre regard sur l'Autre et l'Ailleurs, un regard trop domestiqué par notre société (celle des dominants) et notre histoire (celle des vainqueurs). Partir n'est pas forcément fuir, mais refuser de se laisser instrumentaliser par un discours prémâché, rigide, unilatéral, national, universel même. Partir c'est d'abord se préparer à relativiser ce que l'on pensait connaître, voir avec d'autres yeux, *ça voir* pour ensuite mieux savoir... Revenir aussi plus aguerri, à la fois plus armé et plus tolérant. Même si la période était bien différente, au début du XX^{ème} siècle, Élie FAURE écrivait : « *Je sais pourquoi je suis parti. Pour revenir. C'est là le*

Dès que j'en ai eu l'occasion, j'ai voulu m'assurer que les informations contenues dans les atlas étaient correctes. J'ai entrepris un grand, un long, un vrai voyage. Un périple à l'aveuglette et en roue libre, sous des latitudes inédites. Seul et sans contrainte, j'ai fréquenté un continent pendant des mois. Je découvrais la chair de la géographie après des années d'amour platonique. Une passion qui ne cessait de grandir car elle était en mouvement, riche en surprises et sans routine. (...)

Je m'étais rendu compte au passage qu'un fleuve était encore plus beau que le tracé d'un fleuve. Surtout, j'avais mis des sensations sur des mots, ceux que j'avais lus dans la littérature de l'itinérance.

Je pouvais m'asseoir devant une carte du monde et fondre en larmes parce que je n'étais jamais allé en Zambie. Parce que je n'irai peut-être jamais en Zambie. L'idée m'était insupportable. Ne pas pouvoir repartir tout de suite m'oppressait physiquement, une enclume sur la poitrine. La liberté est une drogue dure.

(...)

Il existe environ deux cent Etats souverains. On vit à peu près trente mille jours. Si l'on considère l'existence sous un angle mathématico-géographique, on devrait passer cent cinquante jours dans chaque pays. Cinq mois ici, cinq mois là et ainsi de suite jusqu'à ce que mort s'ensuive.

(...)

Certains veulent faire de leur vie une oeuvre d'art, je compte en faire un long voyage. Je n'ai pas l'intention de me proclamer explorateur. Je ne veux ni conquérir les sommets vertigineux, ni braver les déserts infernaux. Je ne suis pas exigeant. Touriste, ça me suffit.

plus sérieux entre tous les motifs qui nous contraignent à quitter ce que nous aimons ». Avec la mondialisation, bien plus encore qu'à l'époque – pas si Belle que ça d'ailleurs – d'Élie FAURE, l'univers du voyage s'est transformé au point de partir désormais toujours plus pour mieux revenir, ou encore de rester « connecté » jour et nuit au risque d'être davantage chez soi – enfermé dans une prison mentale ou identitaire – même lorsqu'on se trouve au cœur de Bornéo ou du « 9-3 », bref en pleine forêt vierge ou jungle urbaine. C'est là aussi, précisément, que le voyage exige et révèle un salutaire lâcher-prise. Un basculement apparaît soudain, souvent décisif et riche d'enseignements : un choc traumatique et/ou thérapeutique qui permet d'avancer sur sa propre voie, et en direction des autres.

Les adeptes d'un voyage *a-touristique* – à l'instar des nomades traqués de partout – vivent l'espace du monde plus qu'ils ne l'occupent. L'espace décide souvent du mode de vie. Et même dans l'ère des mobilités, l'*habiter* permet de mieux le connaître et l'accepter que le *circuler*. Un voyage qui ne serait plus que déplacement n'intéresserait plus que les « 3 M » qui ont tant saccagé la planète au fil des siècles passés : Missionnaires, Militaires, Marchands... On ne voyage plus en 2010 comme en 1850, en 1950 ou même en 1990 : l'ère du numérique, la révolution informatique et celle des transports ont modifié la donne.

Les BOUVIER, CHATWIN ou LONDON, et autres KEROUAC, THEROUX ou DAVID-NEEL, mais aussi MALAURIE ou LÉVI-STRAUSS, ne feraient guère le même *usage du monde* qu'à leur époque respective. L'*anatomie de l'errance* tout comme l'*appel de la forêt* – le sort des Bushmen en Afrique, des Zo'é au Brésil, des Jarawa en Inde, des Roms en Europe, des sans-papiers et des réfugiés de partout, en atteste avec dégoût dans les moindres recoins de la terre,

cette terre de plus en plus confisquée par les puissants – illustrent un mode d'être et de penser en désuétude, en voie de disparition en raison du manque de combattants, à force d'être battu et combattu par l'idéologie dominante : celle du progrès, de la croissance, du développement, bref de l'économisme destructeur. Les *tristes tropiques* ne l'ont certainement jamais autant été : tristes, certes, mais surtout en état d'extinction pour certaines populations et contrées. Tropiques tous atteints d'un cancer qui ronge le local avant de déranger le global, où dans l'indifférence ambiante le tragique côtoie la tragédie en permanence.

Dans ce contexte de délitement social général où l'homme (re)devient un loup pour l'homme, le voyage s'érige en fuite, en évasion, en territoire mobile de refuge. On part pour se réfugier, le Tchétchène poursuivi par la milice de Poutine tout comme l'employé bien français de France Télécom qui rejoint son hôtel-club en Tunisie le temps compté des vacances. Chacun, à sa manière, tente de survivre. À se demander pourquoi venir au monde dans le seul but de ne pas le quitter trop tôt ? À peine né, il s'agit déjà de lutter contre un système qui ne tourne pas rond, d'œuvrer au mieux pour ne pas laisser que des traces de vide d'un passage trop bref sur la planète Terre. Sous les griefs des rapaces de la mondialisation libérale, cette lutte pour le seul droit d'exister se complique comme peuvent en témoigner, dramatiquement, les bébés albanais conçus pour servir l'industrie mondiale du sexe, ou plus souvent les enfants de bas âge kurdes, chinois, maliens ou sénégalais, sans oublier ces Roms qui ont le tort de ne pas avoir de territoire national ou d'origine clairement définie, et, pire, qui n'en souhaitent même pas. On a oublié ces derniers temps les travaux pionniers d'un Gilles DELEUZE ou d'un Pierre

CLASTRES, pourtant la *déterritorialisation* tout comme les *sociétés sans État* ne sont pas des idées dépassées ou du passé, elles sont en train d'irriguer les nouveaux espaces de demain, et parfois les terrains de jeux exotiques des touristes en quête de mieux-vivre.

Pour le Slow Travel, contre le Fast Trip

Lenteur, respect, écologie et décroissance s'imposent « naturellement » à celle ou à celui attentif à se laisser guider par le bon sens : celui d'un voyage à la fois vert et ouvert. C'est d'ailleurs en direction de l'Orient, avec ses spiritualités et ses trop fameux mystères insondables, que les touristes vont souvent chercher à s'orienter autrement. Redonner un sens à leur vie, à leurs marches nomades sur place et à leurs démarches politiques de retour chez eux. Tout voyage véritable est d'abord un voyage intime et intérieur. Un réel dépouillement et des formes de simplicité volontaire sont indispensables pour espérer accéder à l'essentiel. Se dépouiller pour s'alléger, mais aussi pour ne pas se faire dépouiller... Marcher est certainement la meilleure option pour atteindre cet état de lévitation et d'apaisement, de recueillement et de retour à soi également. Dans un essai philosophique consacré à la marche, Frédéric GROS souligne que celle-ci n'est pas un sport et que marcher, avant tout, « c'est être dehors ». Dans tous les sens du terme. Surtout, à pied ou non, il s'agit de préférer l'essentiel à l'urgence et l'être à l'avoir ou au paraître, de rechercher l'équilibre à la place du contrôle.

À une période où le *zapping* est érigé en modèle de survie sinon de vertu, le voyage – et non le tourisme, n'en déplaise aux chercheurs patentés qui occupent l'espace de la recherche géographique et tellement sensibles aux sirènes du libéralisme touristique – apparaît comme une des dernières opportunités où l'on peut donner ren-

Le touriste inspire le dédain, j'en suis bien conscient. Ce serait un être mou, au dilettantisme disgracieux. C'est un cliché qui résulte d'une honte de soi, car on est toujours le touriste de quelqu'un.

Rien n'empêche de concevoir le tourisme comme un cours de géographie à l'échelle 1, et la géographie comme le terreau de toutes les sciences humaines. Sous les cartes, les hommes. La dynamique du monde ne s'appréhende pas en restant dans un fauteuil. Il faut que j'actionne mon mouvement perpétuel.

100

dez-vous aux autres comme avec soi-même. En ce sens, le voyage est l'antidote par excellence face à la déshumanisation, le mercantilisme ou encore la plongée dans le tout-virtuel qui accaparent les sédentaires de partout. En dépit d'une mode – forcément saisonnière – qui voue à l'éthique toutes les vertus, on perçoit que dans le vaste secteur des mobilités de loisir, surtout lorsque l'on parle de masses et de plages, une forte persistance des « tiques » d'un tourisme qu'on voudrait plus éthique, à l'instar du capitalisme vert et de son *greenwashing* très tendance. Éthique et toc en quelque sorte.

Ici ou là, le voyage représente une manière radicale, mais constructive – sans oublier qu'avant de construire, il importe de déconstruire – de repenser la vie, la planète, la politique. La décroissance, avec l'autonomie et le nomadisme (et donc *a fortiori* l'**autonomadie**), ont des choses à échanger comme à mélanger avec le voyage. Des fruits de ces interactions et branchements naîtront d'autres formes de mobilités, alternatives et novatrices, pour lesquelles la préservation des environnements humains, culturels et naturels sera respectée et valorisée... bien davantage qu'à travers les discours arrangés des voyagistes et autres instances touristiques officielles. Mais il faudra du courage politique : une denrée rare en cette époque de mauvais temps... Même si un réel réchauffement climatique dans le domaine politique n'est plus totalement à exclure. Dans l'attente, de nouveaux migrants-voyageurs d'un nouveau type surgissent : exilés politiques, migrants économiques, rescapés climatiques, réfugiés nucléaires,

etc. Il n'est pas étonnant, dans ce contexte inédit, que les derniers touristes privilégiés se mettent en quête d'îles luxueuses retirées du monde (mais elles se font rares) et s'orientent vers des « produits » originaux où le terme *élite* conserve tout son sens : week-end ski à Dubaï ou, mieux, tourisme spatial pour aller observer la terre de loin... N'est-ce pas là un aveu confondant que sur la planète bleue l'avenir s'avère morose ? Et pour le migrant démuné de tout comme pour le touriste nanti capable de tout, l'herbe est toujours plus verte chez le voisin. Sauf que pour les deux le « voisin » n'est pas le même...

Plus terre-à-terre, le voyage est-il alors en sursis sur une planète infestée de réseaux dits (un peu vite) *sociaux*, mais également vouée pour une grande part à une entreprise de *disneylandisation* sans précédent ? Uniformisation et mondialisation opèrent toutes deux une rude bataille sur les littoraux et les sites culturels du monde, parfois sans même convier à cette lutte les autochtones encouragés à rester à leur place. Ou dans leur rôle de figurant hélas plus passifs qu'actifs. Le tourisme, en tant qu'activité temporaire ou saisonnière de loisirs, a réintégré dans vos vies livrées au monde du travail, des espaces de jeu, de rêve, de retour à l'enfance, mais aussi d'images de guerre. Le tourisme a longtemps été perçu – et continue de l'être – comme une délivrance momentanée. Se libérer un temps du boulot, c'était partir un moment à la plage, profiter de la famille enfin réunie et non plus des collègues et du patron. Dans ce sens, l'industrie du souvenir permettait de prolonger les vacances une fois de

retour à l'usine ou dans l'entreprise. De même, le fait de revenir bronzé sur son lieu de travail ou dans une réunion de famille ou de bistro attestait efficacement du déplacement vacancier en général estival. Et la peau bronzée opérait comme un tatouage, comme un souvenir (assez) durable fixé sur la peau. Au fil du temps et de l'augmentation des congés payés, le culte du corps sera progressivement remplacé par une véritable culture du corps. L'histoire de mobilités, quant à elle, est le reflet du rapport que nous entretenons avec le monde, avec les autres comme avec nous-mêmes. Le double fantasme aujourd'hui très en vogue en Occident consiste à être à la fois *touriste chez soi* et *autochtone chez l'autre*. Un don d'ubiquité difficile à réaliser quand il ne faut pas oublier de vivre.

Pour terminer et poursuivre la réflexion ici entamée sur le sens de nos pérégrinations saisonnières, méditons ces mots de Bernard GIRAudeau qui nous rappellent à l'essentiel : « *Un voyage est un tremplin à l'imaginaire qui nourrit chacun de nous, et propose non seulement l'inattendu des autres, mais aussi de soi-même* ». Un Soï qui gagne toujours à devenir autre, mais jamais à devenir l'Autre. Se fondre sans se confondre¹.

Franck MICHEL

1. Cet article reprend quelques extraits de la première partie de mon livre *Voyages pluriels. Échanges et mélanges*, Annecy, Livres du monde, 2011, cf Dos de couverture

Franck MICHEL est Anthropologue, directeur de l'association Déroutes & Détours, www.deroutes.com qui développe un projet de bibliothèque en milieu rural au nord de Bali et publie notamment la revue en ligne *L'Autre Voie* (7 revues consultables en 2011). Il travaille essentiellement sur les problématiques liées aux voyages et aux tourisms, ainsi que sur les questions du nomadisme, du métissage, de l'interculturel et des migrations internationales.

Directeur de la collection « Tourismes & Sociétés » chez L'Harmattan (Paris) et de la collection « Mondes ouverts » chez Livres du monde (Annecy), il est auteur de 18 ouvrages. Parmi les plus récentes parutions, on signalera *Routes. Éloge de l'autonomadie. Une anthropologie du voyage, du nomadisme et de l'autonomie* (Presses de l'université Laval, Québec, 2009) et *Voyages pluriels. Échanges et mélanges* (Livres du monde, Annecy, 2011), qui tous deux analysent les formes de voyage et les chemins du monde, ceux que nous arpentons parfois pour la vie ou seulement durant le temps des vacances.

Vacances interstitielles

Laurent VIGNIEL



Une piste le long d'un affluent nous avait menés loin sur l'asymptote du parcours idéal à vélo, le temps d'une bonne dizaine de kilomètres : air transparent, déposé avec fraîcheur sur notre front par notre mouvement, sous les rayons du soleil traversant la fenêtre ouverte des nuages, piste lisse, d'un gris mat, tassée, dense et souple, bordée de pensées sauvages et de bruyère vagabonde.

Nous approchons les fjords abrupts de Norvège, point d'orgue du voyage démarré il y a une vingtaine de jours au départ de la douce Suède. Pour l'instant, les principales ombres et lumières au tableau de ces journées imprévisibles, nous les devons au temps qu'il fait, jouant à contre-pied avec la moindre anticipation. Temps présent. Ce jour-là, un vent violent nous fait la bise dès le matin, de l'ouest. Je suis toujours un peu à la traîne derrière Bolle, l'ami qui m'a rejoint dans cet été scandinave. Je ne sais quels efforts il produit pour rester droit sur son clou. De mon côté, je suis allongé sur un *vélo couché* et j'abandonne le combat contre les éléments et la déclivité pour avancer avec de très petits développements. Le tronc et les bras restent autant que faire se peut décontractés, tandis que les jambes tournent, tirent et poussent en renouvelant une tonicité, une jubilation. Comme le hamac, le *vélo couché* est un support à la rêverie.

Nous remontons le torrent de montagne en voiliers ardents, luttant pour ne pas chavirer lors de trop larges embardées. Parfois, nous jetons l'ancre à l'abri d'un arbre. Échange d'impressions, il y a du rire et du défi aux éléments...

Je n'ai pas regardé la carte avec assez de perspicacité, sinon pour déplorer l'absence des courbes de niveau et sa trop grande échelle. Nous ne connaissons ainsi pas la nature exacte du relief sur les quelques centimètres de papier qu'il nous reste à parcourir jusqu'à l'eau du *Sognefjord*. Nous ne savons pas où se situe la ligne de partage des eaux. Seulement l'altitude des sommets avoisinants. La lecture de la prose d'Harry MARTINSON élargira ces horizons.

Après un col, la première descente nous procure un étonnement, et un relâchement temporaire. La route des fjords serait-elle ainsi déjà ouverte après ces quelques efforts ? En bas, un coup d'oeil de Bolle sur la carte, plus réaliste, suppose une dernière difficulté à passer, qui sera le plus haut col de Norvège, le *Krossbu*, ce que nous ne savons pas encore... Ma lecture évasive me pique d'une pointe de culpabilité. Pourtant, je ne suis pas si fâché d'avoir méconnu cette possibilité et d'être à présent face à une difficulté inattendue, sans question préalable. La prudence du ménage nous aurait empêchés de nous donner sans compter. Nous sommes déjà en milieu d'après-midi, dans la vallée précédant ce col, la route onduleuse longe les entrelacs d'eau de rivière avec cascades en surplomb venant des plateaux alentour. Dans l'humeur dans laquelle nous sommes, les doutes horaires tus, encouragés par l'allant de l'autre, nous continuons l'avancée. Avancer... *Tant qu'on avance, c'est bon*, répond Bolle.

Quittant un peu plus l'espace géographique bien ordonné, nous entrons pleinement dans le *toujours ici* de l'espace du paysage, celui où l'horizon

se déplace avec nous perdus en son centre. (STRAUSS E.)

Après un virage à gauche, la route s'élève maintenant vers un petit défilé, c'est le moment de faire un état des lieux des réserves de son corps. Le ruban d'asphalte remonte progressivement le flanc d'une vallée. Le vent est toujours aussi radical. Des nuages électriques se forment sur les hauteurs. Ça passe toujours... Le corps s'installe dans le rythme de l'effort avec un mélange d'urgence et de durée, à la recherche de la meilleure intensité. Patiemment l'horizon, l'espace et le vide se creusent en profondeur derrière nous, sous la vue qui s'élève et plonge au poulx de l'ascension. De virage en virage, sous de petites cascades ruisselantes, un possible sommet de col apparaît. Bolle m'attend, en redémarrant, il me dépasse en criant « c'est du quatorze pour cent ! ». Je me bloque sur mon siège et pousse sur les jambes de toutes mes forces.

Ça passe...

...ou ça casse !

Le vélo se cabre, puis ne réagit plus pareil, avec une curieuse souplesse. Je suis à l'arrière, déjà, hors de portée de voix. Une inspection sous les haubans constate la fêlure du cadre, juste au-dessus d'une soudure, mais il n'est pas encore craqué complètement, le vélo tient encore sur lui-même. Je continue à pied en espérant ne pas trop me faire attendre, je me rassure, je vais quasiment à la même vitesse, et je prends le temps de relever la tête pour regarder le paysage... La montée n'est pas finie, une courbe à gauche ouvre à un nouvel environnement marqué maintenant par l'altitude, découvrant des moraines et les



langues blanches des glaciers. Je réfléchis à la suite de la journée et à la suite du voyage. Je n'ai ni colère ni frustration intérieure. Seulement, je ne suis pas seul et je ne veux pas provoquer une inquiétude trop longue ou un contre-temps trop embarrassant. Des colliers de plombiers m'accompagnent dans mes bagages. Ils avaient déjà été une solution dans un voyage antérieur, où la même casse avait eu lieu. D'une vieille barre de fer rouillée et tordue ramassée sur un embarcadère, j'avais alors réussi à faire une attelle, en attente d'une nouvelle soudure.

Bien au dessus du niveau de la mer et encore loin du port de *Bergen*, notre destination finale, je balaie du regard les étendues de rocher, de rus et de pierre et le vent éreinte les souvenirs, car au milieu des aînelles, des moutons et des cailloux, la végétation est trop rase pour trouver cette fois du bois ou le moindre bout de ferraille ! Ma perception se rapproche et se recentre vers des piquets pour la neige, scellés dans du béton en bord de route. Je continue pas à pas, démuni. L'un d'eux manque à l'horizon, jusqu'à ce que je le découvre en partie rompu à terre. J'arrache alors ce précieux morceau de bois et continue heureux d'avoir trouvé une solution temporaire, en essayant d'évaluer la solidité de la pièce. Bolle m'attend plus haut. En me voyant, marchant et poussant, il comprend de loin l'incident mécanique. Je répare peu avant le sommet du col sous ses yeux amusés de mes moyens de fortune. Par prudence, je pousse toujours à pied pour finir la montée, mais cela m'ennuie de me retrouver dans la position de celui qu'il doit attendre... Lorsque j'arrive enfin en haut, Bolle au bord de la route fait une mauvaise manoeuvre en remontant le vélo sur le bas côté. L'angle trop prononcé de la remorque tord la patte de dérailleur sur le cadre. Pour l'instant, comme par une extrême politesse, cela nous remet pour ainsi dire à égalité. Nous voilà tous deux à demi

monture à l'orée du plateau, nous poussons à pied dans les montées, montons à vélo dans les descentes en tâchant de profiter le plus possible ensuite de l'élan. Les plateaux norvégiens sont rarement plats, et offrent des raidillons souvent plus pentus que le col qui nous a menés jusque-là... Il est six heures et l'endroit venté n'est pas propice pour dormir en altitude. Le souvenir de la pluie froide deux jours avant sur un plateau ne nous le conseille pas.

Dans une première courbe descendante apparaît la silhouette d'un voyageur à vélo suivi plus loin d'un deuxième. Éruçant leurs derniers efforts sur leurs montures lourdement harnachées, ils ont de l'enthousiasme à partager, et leurs expériences. Les cartes se déplient, dans la discussion nous prenons le nom de *Gudivangen* dans nos bagages comme prochain *incontournable* touristique. Partis d'Espagne depuis quatre mois, la durée de leur voyage nous laisse rêveurs. Leurs renseignements nous rassurent. Nous allons bientôt ne faire que descendre. La route décline en continu et tout à coup le fond de l'air devient océanique, le vent doux et chaud tourbillonne sous les saules, porté par le *Gulf Stream*. Nous nous arrêtons avant la pluie, dans un calme moelleux, repos d'une belle journée de don agonistique, *potlatch* d'efforts et *patchwork* de sensations.

Un panneau le signale, WITTGENSTEIN s'était retiré par deux fois dans ces montagnes près de *Skjolden*, en 1914-16, période la plus féconde de sa vie intellectuelle en prémisses du *Tractatus*, et en 1936-37. Quelles pensées le traversèrent, guettant le passage du soleil ?

« Est ce que le fait de rester seul avec soi-même - ou avec Dieu n'est pas comme le fait de rester seul avec une bête féroce ? Elle peut t'attaquer à tout moment. - mais n'est ce précisément pas pourquoi tu ne dois pas t'enfuir en courant ?! cela n'est-il pas, pour

ainsi dire, le magnifique ?! Cela ne veut-il pas dire : apprivoise cette bête féroce ! - Et pourtant on doit prier : ne nous soumet pas à la tentation ! »

Si voyager à plus d'un permet de s'aider et de se dépasser, se concerter dans les multiples choix d'une journée, faciliter le fait d'oser partir, voyager seul pose la question d'être un bon compagnon, ou une « bête féroce », à soi-même. En s'apprivoisant, dans le choix des itinéraires, des petites rencontres et des lieux pour dormir, des temps d'efforts et de repos, dans la succession des petites décisions de la vie nomade, c'est à sa propre écriture que l'on est confronté, dans la fluidité des mouvements ou le bégaiement de ses ratures.

À la découverte du paysage vernaculaire, le voyage à vélo nous réserve aussi une pratique amateur du terme mi-savant mi-poétique que John BRINCKERHOFF JACKSON (2003) a introduit dans le lexique du paysage, l'*hodologie*. Les multiples décisions d'orientation s'appuient sur une lecture active des routes, des lieux, des temporalités, de l'écoute des personnes, des atmosphères. Si Gaston BACHELARD fait de la *seconde lecture* le début de la littérature, le voyage à vélo commence peut-être, lui, lorsque nous l'enfourchons à nouveau avec des sacoches et quelques journées libres devant nous.

Le vélo comme botte de sept lieux offre une relativité d'échelle par laquelle rencontrer le monde d'une manière médiane, sans imposition ou effraction. Dans *Lumière d'août* de William FAULKNER (1935), Léna préfère marcher plutôt qu'être en voiture en ville. Ceux qui la croisent seraient ainsi tentés dans leurs interactions de penser qu'elle habite la ville. La distinction n'est pas aussi marquée à vélo, mais elle permet l'échange entre le proche et l'étranger.

Sur une autre route, un norvégien croisé à contre sens m'exprime son besoin de parcourir de grandes dis-

tances dans une journée, aussi impressionnantes que son peu de superflu en bagage.

Un autre jour, je renseigne une femme grecque partie encore plus simplement sur un vélo offert et avec vingt euros en poche, il y a trois semaines de cela. Perdue dans la cité lyonnaise, elle s'arrête, demande sa route, avance, raconte... et je partage en poisson-pilote quelques kilomètres de sa longue journée pour la guider hors de la ville.

Ces espaces-temps font aussi tout le charme de la fluidité du voyage à vélo, quand les automobilistes se rencontrent rarement sinon à grands bruits, avec constat amiable des dégâts les jours de chance.

Manger de l'espace. Toxicomanie sans objet, pourrait-on évoquer, accompagnée d'une forte dépense motrice. Sinon que contrairement à l'errance anonyme, et loin des toxiques de la vie sédentaire, mais plus proche peut-être d'une ivresse endogène et d'une fatigue qui ne pèse pas, c'est de l'appropriation des espaces et du rythme de son corps qu'il s'agit. Découverte des premiers trajets familiers élargis à la force et à la patience de la vélocité à taille humaine, conquérante, mais non violente, sans laisser guère plus de traces que les paroles échangées, les quelques gouttes de sueur versées et quelques besoins élémentaires. Le présent est ainsi reconquis à chaque mètre parcouru. Si l'on se dépense un temps, c'est aussi pour accueillir cette connaissance par corps, l'enseignement de la gravité, de la légèreté, initiation aux quatre éléments, l'air, le feu, l'eau, la terre. Quel meilleur moyen en effet

pour répondre à l'invitation à la rêverie des éléments à laquelle nous convie BACHELARD, dont on peut supposer que lui-même enfourcha le vélo en commis des postes et télégraphes ?

Addiction toutefois bien réelle, la première piqûre laissant rarement indifférent, comme en témoignent des voyageurs plus âgés s'octroyant toujours quelques échappées belles, espérant pourquoi pas mourir sur un vélo, en mouvement horizontal comme le furent les Indiens tupi-guaranis mis en marche à la recherche de la *Terre sans mal* (CLASTRES H., 1975), ce mouvement même leur permettant de la constituer *a minima*.

Marc AUGÉ résume joliment ce parcours de funambule dans la conclusion de son éloge de la bicyclette : son usage « nous rend pour une part une âme d'enfant et nous restitue à la fois la capacité de jouer et le sens du réel. Il s'apparente ainsi à une sorte de rappel (au sens où on parle de vaccination de rappel), mais aussi de formations continues pour l'apprentissage de la liberté, de la lucidité et par là, peut-être, de quelque chose qui ressemble-rail au bonheur. »

Alors ? Des vacances ou voyages à vélo ? Malgré les inévitables petits pépins, techniques, physiques ou météo, beaucoup, on l'a dit, repartent à la quête d'une paisibilité active, éprouvante et singulière, une coupure itinérante dans la sédentarité. Très vite, d'autres petits rituels bornent et rythment les journées, trouver où manger, boire, dormir, se laver, charger et décharger, prendre soin du peu et toujours trop d'affaires que l'on porte près de soi lorsque la pente s'élève. On s'étonnera en Europe de devenir familier des cimetières pour

y faire souvent le plein d'eau, et l'on se réjouira des vraies véloroutes¹ qui se créent peu à peu, minimisant les risques et désagréments liés aux voitures, plus ou moins développées selon les pays et favorisant une petite infrastructure touristique plus adaptée. On y glanera, au gré des rencontres, des informations et des envies, on y rencontrera d'autres voyageurs à vélo, en balade du week-end ou en partance pour de longs tours transcontinentaux, seul(e), en duo, tandem, en groupe ou en famille, parfois on croisera aussi, le temps d'une pause, le vieil *hobo à vélo*, celui qui a pris le parti de la vacance intégrale sans lieu de retour. Les difficultés seront aussi souvent l'occasion de rencontres impromptues, et l'on s'étonnera toujours de la chance qui nous a menés à l'accueil inopiné d'un sédentaire du lieu, hospitalité que nous donnerons plus aisément au retour. Dans le plaisir des petites variations, on appréciera à nouveau le confort climatisé lorsqu'il se présente, mais aucune chambre ne fera regretter certaines nuits interstitielles, où nous aurons retrouvé un temps les jambes, le regard et l'appétit, de vivre et de découvrir.

Voyager à vélo ? « L'idée me semble intéressante et si simple à réaliser ! », remarquait enthousiaste Henry MILLER. À vos sacoches !

Laurent VIGNIEL,
cyclo-touriste

1 <http://www.eurovelo.org/> pour l'Europe, <http://www.af3v.org/> en France

Sources :

MARTINSON Harry, Prix Nobel de littérature, 1974.

STRAUSS Erwin, Du sens des sens, Éditions Jérôme Millon, Grenoble, 2000.

WITTGENSTEIN Ludwig, Carnets de Cambridge et de Skjolden, PUF, Paris, 1999.

BRINCKERHOFF JACKSON John, A la recherche du paysage vernaculaire, Actes sud, Arles, 2003.

« Je vais introduire un nouveau mot savant dans le lexique du paysage : c'est l'hodologie. Il provient du grec *Hodos*, qui signifie route ou voyage. L'hodologie sera donc la science ou l'étude des routes. Mais la question se pose : est-ce que route est le terme adéquat ? [...] Il est encore trop neuf pour s'être prêté à des figures de style inventives, et quelque couleur qu'on s'acharne à lui donner, il demeure désespérément prosaïque, littéral. Il faudrait pouvoir lui trouver un substitut. La voie (way) serait alors toute tracée vers une définition plus complète de l'hodologie. »

FAULKNER William, Lumières d'août, Gallimard, Paris, 1935.

GOLDBER F., GUTON P., « L'errance à l'adolescence, une addiction d'espace ? », in Errance, entre dérives et ancrages, sous la direction de AÏN Joyce, Érès, Toulouse, 1996.

CLASTRES Hélène, La terre sans mal. Le prophétisme tupi-guarani, Seuil, Paris, 1975.

AUGÉ Marc, Éloge de la bicyclette, Payot-rivages, Paris, 2008.

MILLER Henry, Nexus 2, vacances à l'étranger, coll. Autrement dit, Paris, 2004.

Une invitation au voyage

L'art de voyager, l'art de psychanalyser

Jean-Jacques BARREAU

Berlin, vendredi 19 mars 1886. FREUD est en voyage. Après son séjour à Paris, il fait une halte en Allemagne, avant de rentrer au pays. Il se sent particulièrement disposé à être heureux, fait des projets et écrit à Martha, sa fiancée : de retour en Autriche, il cherchera un appartement à Vienne, et ils pourront se marier dès le printemps. Il ajoute : « Nous pratiquerions ensemble l'art de voyager que j'ai acquis ces sept derniers mois. »¹

Vienne, 15 janvier 1913. FREUD a épousé Martha, il est installé avec sa famille dans un appartement de Vienne, au 19 Bergasse. Il pratique la psychanalyse depuis plusieurs années, et consacre l'essentiel de ses vacances à une autre passion : les voyages. L'invitation à pratiquer ensemble l'art de voyager devient une invitation à pratiquer l'art de psychanalyser :

« Dites donc tout ce qui vous passe par l'esprit. Conduisez-vous par exemple à la manière d'un voyageur, assis côté fenêtre dans un wagon de chemin de fer, qui décrit à quelqu'un d'installé à l'intérieur le paysage se modifiant sous ses yeux. »²

C'est dans un article consacré à la technique psychanalytique – article qui n'est rien de moins que sa contribution au premier numéro de la nouvelle revue officielle de l'Association internationale de Psychanalyse³ – que

FREUD utilise cette comparaison entre la cure analytique et un voyage en train, entre l'espace analytique et un compartiment de chemin de fer, entre l'association libre et un paysage qui défile et se transforme à la fenêtre. Il y revient, en 1920⁴, pour décrire le déroulement de la cure analytique en deux phases. La première phase est comparée aux préparatifs d'un voyage en chemin de fer, jusqu'au moment où le voyageur prend enfin place dans son compartiment. Une fois l'itinéraire arrêté, une fois les valises bouclées, une fois le billet acheté, après la longue attente sur le quai ou dans la salle d'attente, commence la conquête d'une place dans un compartiment. Une fois ces épreuves accomplies, le voyage lui-même peut enfin commencer, et la seconde phase de l'analyse – celle du travail sur les résistances, celle de la remémoration, de la répétition et de la perlaboration – est comparée au voyage proprement dit. Si ces deux phases ne sont pas toujours séparées, il est une configuration de la résistance qui conduit à ce que l'analyse s'éternise dans la première phase et que le train reste en gare. La résistance peut empêcher le voyage et donc le défilé du paysage tels qu'ils sont prescrits, en 1913, par l'énoncé de la règle fondamentale. Cette métaphore du voyage en train, que j'ai développée ailleurs⁵, donne une représentation de l'espace analytique construit sur le modèle d'un appareil psychique externalisé où la temporalité est inscrite au cœur même de la spatialité à travers les rapports du proche et du lointain, la profondeur

de l'espace ouvrant sur la profondeur du temps, le défilé du paysage et le chemin parcouru évoquant la mémoire. Les paysages qui défilent à la fenêtre déroulent le temps perdu de l'enfance, alors que le train roule vers l'événement d'un avenir inconnu. « Le paysage fuit et sans qu'il m'en souvienne »⁶ il rappelle l'enfant merveilleux, cette représentation narcissique inconsciente où gît la nostalgie du regard de la mère. C'est un paysage d'exil et de mémoire hanté par l'objet perdu, mais tendu vers la rencontre de l'étranger. C'est un paysage de désir mis en mouvement par la sexualité, fragmenté par les pulsions partielles, transformé par les processus psychiques inconscients que FREUD a mis en évidence dans le travail du rêve. En rapprochant l'expérience analytique de l'excitante et douloureuse liberté de voyager à travers des paysages bigarrés retentissant de langues étrangères, cette métaphore, qui présente le cadre et le dispositif analytiques, se donne comme un fragment de ce qu'il faut bien appeler une *Esthétique freudienne*. FREUD, grand voyageur se déplaçant avec ses malles de rêves et ses valises de peurs, donne à la prescription de la règle fondamentale, à partir des matériaux de son autoanalyse, la forme d'une véritable *invitation au voyage* inscrivant le désir de l'analyste au seuil de l'engagement de la cure⁷. Car, si le paysage vu du train est pour Freud – qui souffrait d'une phobie des voyages – un objet d'angoisse, il est aussi pour lui, incontestablement, un objet esthétique de désir et de séduction.

1 FREUD S., « Lettre à Martha du 19 mars 1886 », *Correspondance*, 1873-1939, Gallimard, Paris, 1979, p.225.

2 FREUD S. (1913), « Sur l'engagement du traitement », *Œuvres complètes*, 12, P.U.F., Paris, 2005, p.176 ; GW, 8, p.468.

3 En 1913, le *Journal International de psychanalyse Médicale* (*Internationale Zeitschrift für ärztliche Psychoanalyse*) remplace le *Zentralblatt* après la défection de STECKEL.

4 FREUD S. (1920) « De la psychogenèse d'un cas d'homosexualité féminine », *Œuvres complètes*, 15, P.U.F., Paris, 1996, pp.240-241 ; GW, 12, p.278.

5 BARREAU J.J. (2007) « Nous pratiquerions ensemble l'art de voyager », *Freud et la métaphore ferroviaire*, Éditions In'Press, Paris.

6 APOLLINAIRE G. « Le guetteur mélancolique », *Œuvres poétiques*, Gallimard, Bibliothèque de La Pléiade, Paris, 1994, p.578.

7 BARREAU J.J. (2009) « La règle fondamentale et le désir de l'analyste », *Topique*, 106, L'Esprit du Temps, Le Bouscat, pp.69-78.



En 1913, il se souvient de ses voyages en Italie. Il se souvient de son voyage en Bosnie et en Herzégovine, durant l'été 1898, et de sa discussion avec un certain monsieur FREYHAU qui partage son compartiment. Il recommande vivement une destination à son compagnon de voyage. Il lui conseille de se rendre à Orvieto pour y admirer les fresques de la *Fin du monde* et du *Jugement dernier*. Il l'invite à faire un voyage et à regarder un paysage : les fresques d'un grand peintre dont il ne parvient pas à se souvenir du nom. Ce voyage, qu'il a pratiqué lui-même l'année précédente, sera l'occasion d'une rencontre inédite avec l'art italien. Ce voyage au cœur de l'art le conduira au cœur de l'inconscient. L'art italien et l'art de voyager seront le détour nécessaire pour approcher la vérité scientifique.

Si, dans son dernier livre, *L'homme Moïse*⁸, il rappelle qu'HOFFMANN avait coutume de dire qu'il puisait son inspiration littéraire dans les images et les impressions recueillies au cours d'un voyage en chaise de poste, où FREUD puisa-t-il son inspiration psychana-

lytique ? Il ne propose rien de moins à ses patients que de se tourner vers « le monde merveilleux des processus psychiques » qu'il a lui-même exploré⁹, le paysage vu de la fenêtre du train étant d'abord celui qui défile au cours de son auto-analyse comme figuration de ses désirs inconscients et des traces mnésiques de son enfance.

Tout commence par un voyage en train : celui qui arrache le petit Sigismund aux paysages fleuris de son enfance ; celui qui conduit FREUD, adolescent en Moldavie, en gare de Prerau ; celui de Raguse, de Trebinje, d'Orvieto, de Rome, de Pompéi... Et bien d'autres encore.

Les roulements, les vibrations, les secousses rythmées, toute cette régularité des bruits associés au mouvement du train agit comme un bercement qui appelle le sommeil, déchiré brusquement par l'annonce des localités lorsque le train entre en gare : *Breslau, Matburg, Hollthurn... Prerau*. Arraché à son rêve, le voyageur tourne les yeux vers la fenêtre auprès de laquelle il avait trouvé, avec difficulté, une place au moment du départ.

Comme à son habitude, tout à sa crainte de rater le train, il était arrivé très en avance à la gare, et avait dû patienter dans la salle d'attente surchauffée. Bien que voyageant en première classe, le train était bondé. Dans son compartiment, un monsieur et une dame n'avaient pas répondu à son salut courtois. Ils paraissaient fort distingués, mais ne possédaient pas, à l'évidence, le savoir-vivre consistant à cacher d'une manière ou d'une autre leur mécontentement devant ce qui leur apparaissait comme une intrusion dans leur intimité. Bien que l'homme et la femme fussent assis l'un à côté de l'autre, dans le sens contraire à la marche, la femme hâta pourtant, sous ses yeux, de faire occuper par son parapluie la place vis-à-vis d'elle côté fenêtre¹⁰. Il lui fallut donc insister pour s'asseoir, car c'est cette place – et celle-là seule – qu'il convoitait, côté fenêtre dans le sens de la marche, là où le paysage vient à la rencontre du voyageur, lui saute aux yeux comme une idée incidente (*Enfall*) vient à l'esprit.

8 FREUD S. (1939) *L'homme Moïse et la religion monothéiste*. Gallimard, Connaissance de l'Inconscient, Paris, 1986.

9 FREUD S., BREUER J. (1895) *Études sur l'hystérie*. P.U.F, Paris, 1956, p.228.

10 FREUD S. (1899-1900), « L'interprétation du rêve », *Œuvres complètes*, 4, P.U.F, Paris, 2004, pp.505-506 ; GW, 2-3, p.459.

À travers la vitre embuée, il aperçoit des becs de gaz, brûlant comme les flammes de l'enfer¹¹, qui éclairent les quais sur lesquels il distingue un pauvre juif qui tente désespérément de se rendre à Karlsbad¹², et des paysannes accroupies qui offrent de manière engageante leurs corbeilles de fruits¹³. Puis, de nouveau, l'ébranlement du compartiment, et le paysage qui défile à la fenêtre : la lande qui s'éclaire peu à peu¹⁴, le lac de Trasimène¹⁵, le Tibre et le pont Saint-Ange¹⁶. La vitesse étire les formes qui se confondent en un mélange de lignes et de raies, qui se brisent en tessons de couleurs et se combinent pour former à nouveau, suivant le mouvement du train, une forme originale. Le paysage aperçu par la fenêtre se fragmente, il se dissémine et devient *traces*. Toujours en mouvement, il court et s'éparpille en taches de couleur qui se superposent aux images précédentes qui persistent sur la rétine.

Il baisse la vitre et se penche au-dehors pour respirer l'air frais. Une chevelure blonde aux ondulations de serpents flotte à la portière d'un autre wagon¹⁷, le vent qui fourrage dans ses boucles les anime comme les plis d'un drapé d'étoffes turques achetées à Raguse. Des voyageurs importunés lui demandent de relever la vitre ; un autre se met à crier du fond du compartiment : « c'est un sale juif ! »¹⁸ *E pericoloso sporgersi*. Sous l'effet d'une secousse du train un peu plus rude que les autres, la porte qui mène aux toilettes attenantes s'ouvre, et un monsieur d'un certain âge en robe de chambre, le bonnet de voyage sur la

tête, entre dans le compartiment¹⁹. Le voyageur est-il éveillé, ou bien rêve-t-il toujours ?

Le premier voyage de FREUD a lieu en octobre 1859. Il est âgé de 3 ans et demi lorsque le chemin de fer l'emporte à Vienne, en compagnie de sa mère enceinte de Rosa, et l'arrache à Freiberg, sa ville natale. C'est durant l'été 1897, au cours d'un voyage en train en Italie, qu'il se remémorera les impressions qui l'ont profondément marqué au cours de ce premier voyage où sa libido s'est éveillée et tournée vers *matrem*²⁰. Il se souvient en effet avoir observé sa mère nue et en avoir ressenti un profond émoi érotique. Si du « spectacle » du paysage qui défilait alors à la fenêtre de son compartiment, il confie, quarante ans plus tard, ne garder aucun souvenir²¹, c'est un paysage halluciné qu'il contempera lorsque, adolescent, il refera le même voyage : une extase d'or, le blond doré de la chevelure d'une jeune fille flottant au vent comme une étoffe de soie, une figure spectrale née des volutes de fumée de la locomotive.

« Je me tenais à la fenêtre et guettais le moment où la blonde tête aux grands yeux interrogateurs se montrerait. Je l'aperçus bientôt, et même dans le plus grand bruit, ne l'ai jamais quitté des yeux. Le courant d'air fourrageait dans ses épais cheveux blonds, courts et bouclés. Deux heures s'envolèrent comme une minute. Mais ensuite la tête se retira, et je ne la vis plus que lorsqu'une station apparaissait du côté où nous étions assis tous les deux à la fenêtre. »²²

Nous sommes à la fin de l'été 1872. FREUD, âgé de seize ans, retourne à Vienne après des vacances passées à Freiberg dans la famille de son ami d'enfance Emil Fluss et de sa sœur Gisela dont il est tombé amoureux. C'est aussi avec les caractères sensoriels de l'hallucination que défilèrent dans son esprit les paysages de son souvenir-écran : le vert d'une prairie en

pente sur lequel se découpe le jaune, le fil d'or tissant la trame du souvenir-couverture, le jaune des fleurs du bouquet arraché à sa nièce Pauline, et qui colore la robe de Gisela²³.

Jusque-là, le voyage fut pénible, en raison surtout de la présence de ses compagnons de voyage : une jeune fille au visage déformé par un abcès dont la vue suscite le dégoût, un juif rusé et menteur, une cuisinière de Bohême au visage de bouledogue... Mais, arrivé en gare de Prerau, tout change : la bière est délicieuse et le rôti promet de l'être tout autant. Pourtant, FREUD a l'appétit coupé par le comportement de son vis-à-vis, une « femme nerveuse » qui s'agite, regarde sa montre, avale son repas en un quart d'heure dans la crainte que le train ne reparte sans elle. Absorbé dans ses réflexions sur le caractère fugitif des choses, son regard s'arrête sur les timides yeux bruns d'une petite tête blonde de douze ans. Il fréquenterait bien davantage ce regard, mais la « femme nerveuse » entraîne précipitamment l'enfant vers le train : la *femme* est une *mère*. Bien décidé à « poursuivre sa reconnaissance », FREUD les suit et cherche à s'approcher du compartiment dans lequel elles se sont installées, dut-il pour cela supporter la compagnie des voyageurs les plus désagréables. Il repère un compartiment presque vide situé à seulement trois compartiments de celui où la « petite tête d'ange » et son « anxieuse mère » sont montées. Au moment d'y pénétrer, un soldat debout devant la porte tente de l'en dissuader. Dans ce compartiment, le compagnon de voyage risque, en effet, d'être fort désagréable : il s'agit d'un fou que l'on conduit à l'asile. Cela n'est pas de nature à faire reculer FREUD : « l'espérance de voir la belle enfant depuis la fenêtre fut la plus forte », écrit-il. Dans le compartiment arrivent d'autres soldats qui bavardent avec le fou ; ils se racontent des histoires (peut-être des histoires de fous) que FREUD n'écoute que d'une oreille distraite, car il se tient à la fenêtre guettant le moment où se montreraient les « grands yeux interrogateurs » de la tête blonde, la bouche ouverte sur la promesse des paroles qu'il désire²⁴.

11 « Lettre à Fliess du 3.12.1897 ».

La naissance de la psychanalyse, P.U.F., Paris, 1979, p.210.

12 « L'interprétation du rêve », opus cité, p.232 ; GW, 2-3, pp.199-200.

13 Voir le « Rêve de Hollthurn », « L'interprétation du rêve », opus cité, p.504-505 ; GW, 2-3, p.458.

14 FREUD S. « Journal du voyage en Amérique, le 21 08 1909 », *Notre cœur tend vers le Sud. Correspondance de voyage*, 1895-1923. Fayard, Paris, 2005, p. 256.

15 « L'interprétation du rêve », opus cité, pp.234-235 ; GW, 2-3, pp.202-203.

16 Ibid. p.231 ; GW, 2-3, p.199.

17 FREUD S. « Lettre à Emil Fluss du 18.9.1872 », *Lettres de jeunesse*, Gallimard, Paris, 1990, pp.227-230.

18 FREUD S. « Lettre à Martha du 16.12.1883 », *Correspondance*, 1873-1939, opus cité, p.89.

19 FREUD S. (1919) « L'inquiétant », *Œuvres complètes*, 15, opus cité, note p.183 ; GW, 12, p.262.

20 « Lettre à Fliess du 3.10.1897 », *La naissance de la psychanalyse*, opus cité, pp.193-194.

21 FREUD S. (1899) « Des souvenirs-couverture », *Œuvres complètes*, 3, P.U.F., Paris, 1989, p.263 ; GW, 1, p.540.

22 FREUD S. « Lettre à Emil Fluss du 18.09.1872 », *Lettres de jeunesse*, opus cité, p. 229.

23 FREUD S. (1899) « Des souvenirs-couvertures », *Œuvres complètes*, 3, opus cité, p.266 ; GW, 1, p.543.

24 FREUD S. « Lettre à Emil Fluss du 18.9.1872 », *Lettres de jeunesse*, opus cité, pp.227-230.

En 1859, au cours d'un voyage l'emportant loin de Freiberg, FREUD, âgé de trois ans, rencontrait le corps nu de sa jeune mère. Treize années plus tard, c'est assis à côté d'un fou, dans un compartiment réservé au transport de la folie, qu'il contemple, par la fenêtre, l'objet de son désir. Cherchant à l'observer par la fenêtre du compartiment, que rencontre-t-il ? Il rencontre la folie dont « le bavardage », dit-il, fut perdu pour lui, tant il était absorbé à guetter par la fenêtre la rencontre, dans le paysage, avec les « grands yeux interrogateurs ». Arrivé à Vienne, croisant une fois encore sur le quai de la gare la blonde enfant et sa mère nerveuse, il se fait une promesse : il se jure de noter où, dans la foule viennoise, il les rencontrerait à nouveau. Cette promesse d'une rencontre avec son destin se réalisera, quelques années plus tard, à travers sa rencontre avec les hystériques où se noueront les fils de ses premières rencontres ferroviaires avec la sexualité, la mère, la femme nerveuse, la petite fille et la folie. Cette promesse se transformera en rêve, celui de s'installer à Vienne avec Martha et d'ouvrir son cabinet où, bientôt, il pratiquera cet art de voyager : la psychanalyse.

Rares sont les voyages que FREUD effectuait seul ; toujours, la présence d'un compagnon de voyage lui fut nécessaire. Mais quels sont les guides aptes à l'accompagner dans son voyage dans les profondeurs de l'inconscient, dans ce voyage pour l'Achéron qu'il s'apprête à entreprendre ? Quels sont les guides qui, comme dans le rêve de la dissection de son bassin²⁵, sont aptes à poser une planche sur le rebord de la fenêtre pour jeter un pont sur l'abîme ? C'est aux poètes et aux écrivains, avec leur expérience du voyage intérieur, qu'il reconnaîtra le plus volontiers la capacité d'un contact intuitif avec l'inconscient leur permettant, de surcroît, de pénétrer les mystères féminins²⁶. FREUD rêvait d'« une vraie femme » comme compagne de voyage²⁷. Au cours de ses fiançailles avec Martha, il avait conçu le projet de pratiquer

avec elle *l'art de voyager*. De fait, ils voyageront peu ensemble : de 1897, où ils se rendent à Venise, jusqu'à 1900, où ils visitent le Tyrol du Sud, ils voyageront en Dalmatie et en Italie du Nord. Martha supportant mal les voyages, sa belle sœur Minna, son frère Alexander et quelques-uns de ses disciples, dont FERENCZI, seront, dès lors, ses compagnons de voyage. En fin de compte, cet *art de voyager* qui tient lieu d'*art de psychanalyser*, FREUD le pratiquera surtout, et jusqu'à la mort, installé avec ses patients dans son cabinet comme dans un compartiment de chemin de fer, en écoutant décrire le paysage qui défile à la fenêtre. Finalement, comme Norbert HANOLD²⁸, c'est la science qu'il aura le plus souvent comme compagne de voyage.

Jean-Jacques BARREAU,
Psychiatre, Psychanalyste,
Président du Quatrième Groupe,
Organisation Psychanalytique de
Langue Française (OPLF)

25 Rêve de la préparation anatomique, « L'interprétation du rêve », opus cité, p.502 ; GW, 2-3, p.455.

26 JONES E. (1953) *La vie et l'œuvre de Sigmund FREUD*, 1. P.U.F., Paris, 1982, p.123.

27 FREUD S., JUNG C.G. (1906-1914) *Correspondance*. Gallimard, Paris, 1992, p.452.

28 FREUD S. (1907) « Le délire et les rêves dans la « Gradiva » de W. JENSEN, *Œuvres complètes*, 8. P.U.F., Paris, 2007, pp.39-126 ; GW, 7, pp.31-125.



Le carnet de voyage, de « l'extime » au transmédia

Pascale ARGOD

Spécialité éditoriale typiquement française et unique au niveau international, de nombreux *carnets de voyage* sont exposés chaque année en novembre au « Rendez-vous du carnet de voyage de Clermont-Ferrand »¹ qui reçoit quinze mille visiteurs dont mille deux cents élèves et enseignants pour découvrir 1.000 documents originaux des quelques 130 carnettistes. Invitant des artistes voyageurs étrangers, elle souhaite faire connaître le genre à des éditeurs d'autres pays européens. Au vu de la diversité de cette production émergente depuis le milieu des années 80, nous pouvons nous demander quelles sont les raisons de cet engouement national et européen et comment évolue ce genre hybride depuis sa médiatisation en 1998 par Titouan LAMAZOU.

1 Nommée à l'origine « Biennale du carnet de voyage de Clermont-Ferrand », elle a eu un succès croissant avec 15 000 visiteurs en 2010 : <http://www.biennale-carnet-devoyage.com/-La-Biennale-.html>. Cf affiche Dos de couverture.

Reflets de « l'extime », de l'expression personnelle et de la rencontre de l'autre

Le 12^{ème} rendez-vous du carnet de voyage de Clermont-Ferrand est en effet autant un salon du livre qu'une exposition d'art, un festival de conférences sur le voyage, un lieu de rencontres animé de débats et d'ateliers de création avec les artistes invités. Sa conception en 1999 a fait de cette manifestation, la pionnière d'une forme d'événements diversifiés et polyvalents : des projections-conférences de films, des ateliers d'animation, avec des carnetistes pour créer un carnet de voyage, des rencontres-débats autour du carnet de voyage pour découvrir le genre, une journée consacrée entièrement aux scolaires pour récompenser les classes participantes au Prix Élève, les remises de sept prix autour du carnet de voyage, un espace librairie et dédicaces, un espace auto-édition...

« La route des carnets » ouvre à la ville et au département les 4.000 m² du Centre d'Expositions et des Congrès du Polydôme de Clermont-Ferrand à travers des expositions de carnets de voyage dans de nombreux lieux : centres culturels, cafés, banques, maison de la culture, médiathèques, municipalités... Créée début 1998, l'association « Il faut aller voir »² regroupe des personnes attachées à la découverte d'autres cultures et d'autres horizons dans une forme de voyage qui privilégie l'autonomie et l'indépendance, qui permet de s'éloigner du tourisme traditionnel au profit d'une approche très centrée sur l'Homme, la découverte et le respect des différences. Pour l'association, il s'agit donc d'éviter les itinéraires à la mode et d'aller au-delà des images que l'on a coutume de donner à certains pays, des clichés trop facilement développés sur d'autres, faute d'avoir ouvert les yeux. Derrière le nom de l'association, emprunté à Ella MAILLART, se cache un goût immodéré pour le monde. « Lire, lire, lire, ça ne vaut rien, il faut aller voir » professait-elle à ceux qui ont aimé ses livres. L'association IFAV a été lancée par cinq personnes³,

2 Organisation de conférences dès décembre 1999 au CRDP d'Auvergne, dont celle de Sylvain TESSON et Alexandre POUSSIN intitulée « La marche dans le ciel » : <http://ilfautallervoir.free.fr/IFAV-conf.htm>

3 Le groupe organisateur de treize personnes à l'origine de la Biennale : http://ilfautallervoir.free.fr/carnets_de_voyage.htm#pratique

Michel RENAUD, Éric GAUTHERET, Pierrette VIEL, Daniel LEFEBVRE et l'alpiniste renommé Jean-Pierre FRACHON (premier auvergnat à gravir le sommet de l'Everest en 1988 et premier français du « challenge des Seven Summits » en 1991).

Dès mai 2000, lors de la première Biennale du carnet de voyage, l'association s'inscrit dans « une éthique et une esthétique du voyage » à laquelle nous pourrions ajouter la rencontre de l'Autre et de la diversité culturelle :

« Faire un carnet de voyage, c'est prendre le temps d'écouter, de ressentir, d'observer. C'est passer du statut de voyageur à celui de découvreur. Et ça change tout dans l'échange et le regard porté sur les autres. À ce titre le carnet de voyage est aussi un formidable support pour renforcer une certaine éthique du voyage qui remplace l'urgence et l'a priori par la tolérance et le respect. Il permet de passer du jugement à l'analyse. »

Le terme de « safar » exprimerait, selon l'artiste Stefano FARAVELLI, le propre du carnet de voyage qui est le dévoilement de soi, de l'Autre et du monde. Médium de communication, il permet la rencontre avec l'autre par le langage universel de l'art et du dessin. Il ouvre à l'observation du monde et à la méditation en exerçant le regard et en initiant une quête de sens et d'authenticité. Paradoxalement dans un monde des flux et du mouvement, le carnet de voyage renoue avec la rareté du témoignage devenu oeuvre d'art : le lecteur privilégié découvre le regard original, voire unique, d'un artiste peintre sur un pays ; le carnet intime de l'artiste est ainsi révélé au grand public. Les arts graphiques donneraient une vision plus artistique et poétique du voyage que l'unique usage de la photographie, mais aussi plus authentique. Aussi le carnet de voyage représenterait une matérialité du voyage dans un monde mondialisé et virtuel et prolonge le voyage comme mémoire, esthétique, poétique. Le goût pour l'expression personnelle n'est que le reflet du *scrapbook* ou du *blog* qui valorise la composition mosaïque propre à l'image composite du carnet de voyage.

La notion « l'extime » (extérieur-intime), d'imploration-exploration ou de dehors - dedans a été formulée par Michel TOURNIER à propos de son ouvrage intitulé *Journal Extime*, publié en 2002 chez La Musardine et est transférable au carnet de voyage qui éduque autant à l'interculturel qu'au regard. Ce journal *extime* s'apparente au livre de raison qui s'écoule au gré des jours, des

actualités locales et des événements personnels et sociaux. Les carnetistes tiennent souvent des carnets de croquis sur leur quotidien et sur l'actualité. Michel TOURNIER déclare : « Le voyage propice à l'introspection suscite l'envie d'écrire cette intimité reliée à l'extérieur, puisque insérée dans une dialectique de communication avec l'Autre, différence qui renvoie alors à soi, à sa propre culture dans le décalage avec l'Autre et son mode de pensée étranger. » Pour Gaston BACHELARD dans sa *Poétique de l'espace*⁴, « dehors et dedans forment une dialectique d'écartèlement ». Serge TISSERON définit l'extimité comme « le mouvement qui pousse chacun à mettre en avant une partie de sa vie intime, autant physique que psychique », voire « surexposée ». Cette notion de l'extime a été également évoquée par LACAN, Michel BUTOR et André MALRAUX à travers « l'exploration » et « l'imploration ». La relation intérieur-extérieur, étudiée par Gaston BACHELARD dans sa *Poétique de l'espace*, nourrit la créativité et l'expression par confrontation du moi à l'autre, l'autre qui renvoie à son vécu. Philippe ANTOINE⁵ définit d'ailleurs le récit de voyage du XIX^{ème} siècle comme une écriture du moi aussi bien que du monde. La promenade des Romantiques est définie comme une manière d'être au monde, de le voir, mais surtout de le dire dans cette combinaison qui crée un espace paradoxal où dehors et dedans se confondent. L'espace du *blog* selon Anne KEREBEL⁶ joue de cette extériorité et le carnet de voyage, qui parle d'intimité et d'ouverture sur l'horizon du monde et de l'autre, semble être similaire.



4 *Poétique de l'espace*. Gaston BACHELARD. PUF, Paris, 1972. (Chapitre IX, La dialectique du dehors et du dedans, pp.191-207).

5 Dehors et dedans indifférenciés : la promenade. Philippe ANTOINE. *L'extime / l'intime*. A. MURA-BRUNEL, F. SCHUREWEGEN. CRIN, Cahiers de recherches des instituts Néerlandais de langue et littérature Française, 41, Amsterdam-New York, 2002.

6 *Claviers intimes : les journaux en ligne comme nouvel espace d'intimité ?*, Anne KEREBEL, RiLUne, n°5, 2006, pp. 107-120.

De l'hybridité d'un genre iconotextuel émergent

Le carnet de voyage serait un genre iconotextuel « de l'image au mot »⁷ d'après la définition d'Isabelle NIÈRES-CHEVREL selon laquelle l'iconotexte est l'interaction « entre texte, image et supports⁸ ». La narration est réalisée avant tout à travers l'image qui est un croquis souvent pris sur le vif, le *rough*. En effet l'aspect cinématographique permet de rendre compte du voyage comme le propose DELACROIX dans son *Album d'Afrique du Nord* où les plans, les points de vue, les déambulations à travers la médina offrent une narration en images sans texte. Ce carnet de voyage fait date dans l'histoire du « carnet de voyage » comme œuvre artistique à part entière.

Le parcours géographique et la mise en page offriraient un point de convergence entre le roman graphique ou « novel graphic » et le carnet de voyage. Le roman graphique ou « novel graphic »⁹ étudié par Louise MERZEAU¹⁰ propose une organisation qui se situe au niveau de la double page, comme dans le carnet de voyage, où les cases n'existent plus. Le carnet de voyage n'a pas de charte graphique, aussi chaque page peut-elle proposer un dispositif optique différent qui est certainement fonction du changement de lieu au fil des pages ; le chemin de fer doit en effet démontrer un déplacement spatial, voire un cheminement. De plus, la créativité plastique du carnet de voyage prime souvent sur le texte, l'image devient primordiale, le texte tient souvent lieu de légende, ou plutôt propose le ressenti de l'auteur, voire des précisions qui ne peuvent être rapportées que par le média de l'écriture. Ainsi l'aspect autobiographique est fortement présent dans l'écriture où l'auteur met en scène ses sensations ou ses

émotions, son ressenti, son point de vue et ses réflexions sur l'exotisme ou les différences culturelles alors que l'iconographie invite à la découverte de l'autre et de l'environnement. Les similitudes et les différences entre carnet de voyage et roman graphique seraient à mettre en exergue pour mieux discerner la spécificité du genre et de la forme littéraire du carnet de voyage, fort complexe à évoquer en quelques mots.

L'héritage du *story-board* qui retranscrit l'espace cinématographique pourrait avoir quelques filiations avec le carnet de voyage. Georges MÉLIES, peintre-illustrateur, réalise en 1906, *Le voyage à travers l'impossible ou dans la lune*. Son *story-board* est constitué de croquis et vignettes, des décors et des vues. La narration en images du déplacement dans l'espace de la caméra peut-elle être comparable à celui du carnetiste qui retranscrit en image son périple, ses rencontres, ses expériences ? À travers le rendu d'une géographie, le carnet de voyage se rapprocherait de l'art du *story-board*¹¹. Cependant ses trois fonctions¹², intellectuelle, humaine et économique, l'opposent au carnet de voyage : il permet d'établir les budgets et les plans de travail ou fait vendre un scénario à un producteur. Son usage permet d'approcher au plus près la réalité de l'image à venir et vise à domestiquer le réel, c'est-à-dire à se réapproprier, par les cadrages et les enchaînements, des éléments que l'on a pu construire. Traduire l'espace, le déplacement et la narration grâce à une composition de l'image, une mise en page et un « chemin de fer » au fil du recueil de croquis sembleraient des points de convergence entre le *story-board* et le carnet de voyage. De plus, la juxtaposition d'images et la représentation fragmentaire ou synthétique seraient un autre point commun, signes d'une pensée visuelle propre aux arts graphiques et au cinéma comme EISENSTEIN l'explique¹³.

11 *Story-board : le cinéma dessiné*. Benoît PEETERS, Jacques FATON, Philippe DE PIERPONT. Editions Yellow Now, 1990.

Le *Story-board*. Dossier : les aventures du *story-board*, Jean-Pierre BERTHOMÉ, Positif, n°407, janvier 1995.

12 *Story-board de cinéma : esquisses pour un film*, exposition de la cinémathèque française. BIFI, bibliothèque du film. <http://story-board.cinema.bifi.fr/index.html#>

Le site « *Storyboard.fr* » a été créé par la FNSBF, Fédération nationale des *storyboarders* français : <http://www.storyboard.fr/>

13 *Le film, sa forme, son sens*. S.M. EISENSTEIN. Christian BOURGEOIS, 1976, pp.409-410.

Hérité du dialogue entre le poète et le peintre, le carnet de voyage évoque la conjugaison des arts de la plume et du pinceau, du livre illustré à la pleine liberté d'expression, du livre d'artiste défini comme œuvre d'art « qui a pour seul auteur un artiste, qui choisit de faire œuvre sous la forme du livre moderne... œuvre de l'artiste pour les images comme pour le texte, d'une part, et une œuvre fabriquée en un nombre limité d'exemplaires à l'aide des moyens mécaniques d'impression et de reproduction propres au livre courant, d'autre part », selon l'introduction d'Anne Moeglin DELCROIX¹⁴. Les livres d'Edward RUSCHA, tels que, par exemple, *Twentysix Gasoline Stations*, réalisé en 1962 ou *Every Building on the Sunset Strip*, en 1966, traduisent souvent le concept de déambulation et de linéarité au fil de la route qui est, somme toute, essentiel dans le carnet de voyage. Les « carnets de voyage » sont souvent des livres d'artistes sur le voyage, qui ensuite, pour certains, rejoignent la production éditoriale et deviennent des albums classiques, parfois maquetés par l'éditeur pour coller au titre et au style de la collection, bien loin de la version artisanale d'origine proposée par l'artiste. Toute l'originalité, reflet de la personnalité et du regard de l'artiste, est alors bannie au profit de la charte graphique de la collection. En fait, quatre catégories se distinguent : « l'album artistique » sur le voyage né d'un dialogue entre un peintre et un auteur, ensuite « le livre d'art » qui permet à l'auteur de s'exprimer par l'image et par le texte sur son travail d'artiste, « le livre d'artiste » entièrement conçu par l'auteur lui-même selon ses choix artistiques pour répondre à l'adéquation du contenu avec la forme et « le livre d'objet » où le support prend le pas sur le contenu (livre en tissus par exemple). Nous retrouvons chacune de ces catégories dans le panel de carnets de voyage proposé à la *Biennale du carnet de voyage de Clermont-Ferrand* y compris le livre d'artiste contemporain ou « l'Artist's book »¹⁵ qui évolue vers la 3D avec l'assemblage, le collage et le décor en relief, en somme une forme de livre novateur.

14 *Esthétique du livre d'art : 1960-1980*. Anne MOEGLIN-DELCROIX. Jean-Michel PLACE, Bibliothèque nationale de France.

15 Livres d'artistes, Didier MATHIEU, BBF, n°6, 2000. Qu'est-ce qu'un livre d'artiste, Jean-François JACQUES et Orianne CHILIN. Bibliothèques, n°10, août, 2003.

7 « De l'image au mot, le carnet de voyage », Pascale ARGOD, intervention au colloque international intitulé *Le parti pris de l'album ou de la suite dans les images*, organisé par le Centre de recherches sur les Littératures Modernes et Contemporaines (CRLMC) de l'université de Clermont Ferrand du 11 au 13 février 2009.

8 L'album, entre textes, images et supports, Isabelle NIÈRES-CHEVREL. *Revue des Livres pour enfants*, n°214, 2004.

9 Citation de Harry MORGAN. *Principes des littératures dessinées*, Angoulême, Editions de l'An 2, 2003.

10 Une nouvelle forme de livre illustré : le roman graphique, *Littérales*, n°9, Université Paris X, 1991.

De nouvelles formes de carnets de voyage hybrides et intermédia

Des formes hybrides entre bande dessinée, carnet de voyage, album de photographie-reportage et « journal filmé » émergent. Arnaud DE LA GRANGE, grand reporter et auteur, avec Thomas GOISQUE et Bertrand DE MIOLIS, publient l'ouvrage *Irak, année zéro* qui allie dessins de presse, textes et photographies. Les plans, de la vue générale au gros plan, se répondent comme dans un story-board : la photographie de grand angle répond à l'aquarelle en plan moyen puis au dessin de presse ou à l'esquisse au crayon d'un détail. L'effet *travelling* est rendu par cette combinaison d'images de différents types avec lesquelles s'entrecroisent textes et légendes. L'effet se veut documentaire, reportage vécu, par l'apport de la preuve photographique, trace indicielle du réel, mais aussi intemporelle par le jeu du dessin et de l'aquarelle « hors du temps ». Ces techniques graphiques jouent sur l'esquisse, relevant simplement les contours, les ombres, la lumière et les clairs-obscur où le détail graphique est omis volontairement pour ne pas réduire la représentation « à l'immédiate actualité ». Didier LEFÈVRE et Emmanuel GUIBERT dans *Le photographe* approfondissent ce travail graphique de compilation des genres et des formes iconographiques à travers trois volumes. En effet, Didier LEFÈVRE, photographe et auteur d'une bande dessinée sur la Seconde Guerre mondiale¹⁶, réalise sa première mission photographique en 1986 avec *Médecins Sans Frontières* au cœur de l'Afghanistan ; il décide de retracer cette expédition où se croisent deux destins individuels aux prises avec la géopolitique contemporaine, à travers la combinaison de la bande dessinée, de la photographie de type « roman photoreportage photographique »¹⁷ et du carnet de voyage. Ainsi, les photographies sous forme de vignettes sont insérées à la

bande dessinée¹⁸ : la photographie est la preuve du réel et révèle l'aspect documentaire, la bande dessinée donne la trame narrative et parfois la part subjective du point de vue de l'auteur ou des personnages. L'ouvrage fonctionne par la confrontation entre ces deux perceptions du réel qui jouent d'opposition ou de complémentarité. D'ailleurs, l'hybridation du documentaire et de la fiction n'est-elle pas le propre du carnet de voyage où la subjectivité artistique prime sur la réalité ? Pour preuve, le troisième volume propose en effet le DVD vidéo de la mission humanitaire, *Journal filmé d'une mission en Afghanistan* par Juliette FOURNOT qui a suivi la mission MSF au Pakistan et en Afghanistan, soit dix-huit heures d'images vidéo, à partir desquelles elle monte, dix-neuf ans après, un film de quarante minutes. D'autres formes hybrides entre carnet de voyage, roman graphique et adaptation animée ouvrent sur un genre intermédia du carnet de voyage¹⁹. Depuis, quelques auteurs ont intégré la photographie dans leur composition graphique, notamment dans leurs « romans graphiques », par exemple Sarnath BANERJEE dans son ouvrage sur *Calcutta* (Denoël Graphic, 2007). Sarnath BANERJEE justifie le rôle de la photographie par une fonction propre dans la trame narrative qu'il précise : « Je parle de la ville, c'est presque un documentaire par certains aspects, mais ça reste de la fiction, tout en étant une étude des habitants de Calcutta ». L'aspect sociologique et ethnographique est donc son objectif et la photographie facilite la substitution à la réalité. *Persépolis* (L'Association, 2007) de Marjane SATRAPI ou *Madagascar* de Bastien DUBOIS (Reflets d'ailleurs, 2010) ouvrent sur le carnet de voyage animé. Depuis peu, le carnet de voyage tend vers le transmédia qui est « un concept global de création qui propose une écriture propre à chacun des médias que la création sollicite, lesquels médias sont complémentaires les uns des autres en terme de narration » selon Valérie BOURGOIN

du CNC. Aussi la narration du voyage croise différents supports et médias comme le propose Titouan LAMAZOU dans *Noé, Noé, femmes du monde* et l'artiste Karen GUILLOREL sur le web. En somme, nous pourrions confronter l'édition du carnet de voyage à celle de la bande dessinée, plus ancienne, plus développée et qui atteint sa pleine maturité aujourd'hui où elle est réhabilitée comme « littérature dessinée ». L'édition de la bande dessinée, devenue le 7^{ème} art, a en effet élargi son rayonnement à la littérature et aux arts plastiques ; les dessinateurs de B.D. multiplient les liens avec d'autres arts et recherchent d'autres pratiques, graphiques, photographiques ou littéraires, à travers des adaptations d'œuvres romanesques. Cette édition alternative²⁰, en quête de nouveauté et de renouvellement, a un important succès et offre donc une grande variété de styles, de formats, de paginations, de techniques artistiques et de thèmes. La recherche esthétique prime sur le coût de revient, et donc l'aspect économique, pour séduire un public de connaisseurs de plus en plus averti, voire de collectionneurs. L'édition du carnet de voyage, qui a eu ses années de standardisation éditoriale, semblerait suivre le même esprit dans la quête d'une hybridité du genre, sous-tendue par un impact marketing qui tend à diffuser sur tous supports ou sur supports combinés de type « livre-DVD-CD ». Ainsi le genre s'exporte vers d'autres médias et s'élargit à d'autres genres dans une notion d'intermédialité et de métissage des images²¹. De l'œuvre artistique des peintres voyageurs non diffusée, le carnet de voyage est devenu un genre d'album édité, un sous-genre des littératures populaires ou des paralittératures et tendrait actuellement à devenir un genre médiatique des mass-media, voire intermédiateur.

Pascale ARGOD,

Docteur en sciences de l'information et de la communication, enseignante PRCE de Documentation à Bordeaux 4

16 *La guerre d'Alan* en deux volumes chez l'éditeur L'Association en 2000 et 2002.

17 Le roman photo sentimental serait une invention italienne, publié en 1947 dans la revue « *Il moi Sogno* ». Cette presse sentimentale née en France avec la revue *Confidences*, créée en 1938 par Paul WINKLER, qui offre des témoignages « vécus » d'histoires sentimentales.

18 Alberto BRECCIA et le premier dessinateur de B.D. a utilisé le collage de photographies de presse dans *El Eternauta* (L'Eternaute) en 1969.

19 Troisième partie de la thèse « Le carnet de voyage : approches historique et sémiologique », Pascale ARGOD. Dir. Thierry LANGIEN. Université de Bordeaux III (GRESIC-MICA), 2009.

20 *La nouvelle bande dessinée*. H. DAYEZ. Bruxelles, Éditions Niffle, 2002 (Profession).

21 Troisième partie de la thèse « Le carnet de voyage : approches historique et sémiologique », Pascale ARGOD. Dir. Thierry LANGIEN. Université de Bordeaux III (GRESIC-MICA), 2009.

ite of issue : 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10
range of purpose not allowed
registration required if continuous stay exceeds 180 days.

La quête miyazakienne

Raphaël COLSON

Parmi tous les réalisateurs japonais de renom, Hayao MIYAZAKI tient une place particulière. Après quarante ans de carrière, l'œuvre de cet homme est aujourd'hui connue dans le monde entier. Cette reconnaissance s'explique par la qualité des récits imaginés par le cofondateur du Studio Ghibli, oscillant entre universalisme et particularisme. C'est en forgeant cet alliage que MIYAZAKI est parvenu à séduire le public adulte, en l'attirant vers un cinéma traditionnellement rattaché au monde de l'enfance. Désormais considéré comme le « grand maître » de l'animation, le réalisateur est devenu une personnalité incontournable, comme l'atteste l'obtention de prix cinématographiques prestigieux – *Le Voyage de Chihiro* a ainsi obtenu l'Ours d'or au festival de Berlin et l'Oscar du meilleur film étranger la même année, en 2001.

En focalisant notre attention sur le maillage thématique et formel de son œuvre, il apparaît évident que MIYAZAKI élabore son univers selon un *schéma directeur*, invariable dans sa structure fondamentale. La série télévisée, les trois mangas et les dix films que le réalisateur a imaginés sont autant d'histoires fonctionnant comme un seul récit élaboré selon ce schéma directeur.

Ainsi, nous avons toujours affaire à un couple et presque tous mènent,

à titre individuel, un voyage initiatique les conduisant vers une contrée inconnue. Ce voyage leur dévoile un *passage* donnant accès à un *espace fermé*, au sein duquel se dissimule un *jardin secret*. Pris séparément, chaque récit se distingue par sa singularité, mais ils n'en constituent pas moins un tout. Car pour parvenir au terme de leur voyage, tous les héros/héroïnes devront se confronter au motif associant *société/civilisation/nature* : ou comment vivre dans une société qui cherche, ou non, l'équilibre entre les promesses de la civilisation et le respect d'un environnement représenté par la nature.

Le voyage

Tout débute dans un espace fermé, un havre de paix, même si la vie est difficile. On y découvre une cellule familiale, comme Tem et son père (1) dans leur tente, ou Conan et son grand-père (2) sur leur île. Puis vient la communauté villageoise, avec la Vallée du vent de Nausicaä, le village de Shuna (5), le bourg minier de Pazu (7) et le village du prince Ashitaka (11). La majorité de ces communautés a pour particularité de vivre leur rapport au monde en privilégiant la fermeture, plutôt que l'ouverture. Ce repli évoque très clairement l'histoire du fonctionnement des villages japonais. Ainsi, comme

le rappelle le philosophe Katô SHÛICHI, la communauté ancienne garantissait par principe la sécurité de ses membres face au danger extérieur. En même temps, elle limitait à l'extrême la liberté individuelle, jusque dans la vie quotidienne. Au sein de ce type de groupe, l'individu devait donc choisir entre changer d'opinion ou s'exiler – dans l'univers miyazakien, des variations de ce choix se poseront notamment à Shuna et à Ashitaka.

Pour le village fermé japonais, il existait deux extérieurs : le proche et le lointain. Dans le lointain, tout était si différent qu'il était très difficile pour la communauté de l'imaginer. Cela pouvait par exemple se matérialiser avec une grande ville, ou bien l'« autre monde », celui des morts et des divinités. Selon Katô SHÛICHI, « *La relation entre le lointain et le village est à sens unique, car les villageois ne se rendent pas dans l'extérieur lointain. Toutefois, des visiteurs viennent depuis l'extérieur lointain, comme des esprits divins [ou « kami »], en tant que « personnages rares » [...] Venaient aussi des créatures de rangs inférieurs aux villageois, inégaux à leurs yeux. « Non-humains » [ou « Hinin »], mendiants, artistes itinérants de tous genres, prostituées ou bien les oracles cumulant les fonctions de prostituée. Ce type de personnages discriminés comme « parias » venait, lui aussi, d'un extérieur indéterminé.* »

Dans l'univers miyazakien, au cours de la période consacré au voyage,

c'est un étranger qui poussera le héros/héroïne à partir. Kujil conduit Tem vers la civilisation en guerre. L'arrivée et l'enlèvement de Lana pousse Conan à partir la chercher. Nausicaä (6) se résout à rejoindre le monde extérieur après l'intrusion de ses conflits, sous la forme des troupes tolmèques de la princesse Kushana. Shuna, en partageant les derniers instants d'un voyageur égaré, décide de partir en quête d'une graine légendaire – l'homme mourant avait été lui-même initié par un autre

SCHEMA DIRECTEUR

DE LA FICTION MIYAZAKIENNE



Série

(2) Conan, fils du futur (1978)

Manga

(1) « Le peuple du désert » (1969-70)

(4) Nausicaä (1982-1994)

(5) « Le voyage de Shuna » (1983)

Films

(3) Lupin et le château de Cagliostro (1979)

(6) Nausicaä (1984)

(7) Laputa, le château dans le ciel (1986)

(8) Mon voisin Totoro (1988)

(9) Kiki, la petite sorcière (1989)

(10) Porco Rosso (1992)

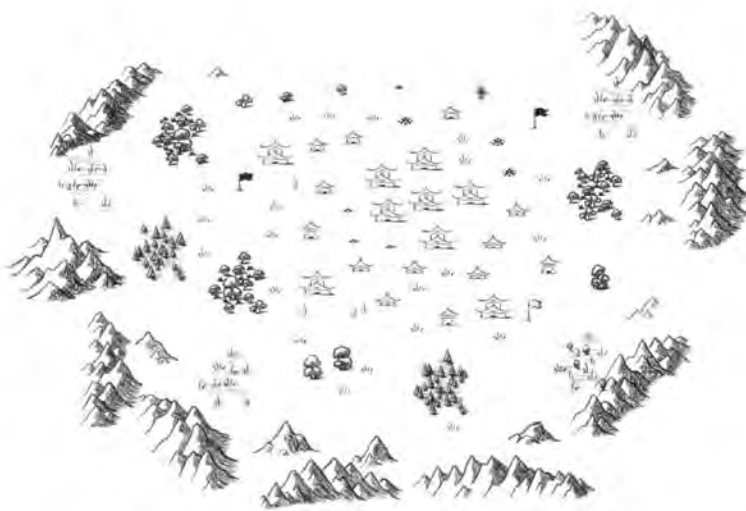
(11) Princesse Mononoké (1997)

(12) Le voyage de Chihiro (2001)

(13) Le château ambulant (2004)

(14) Ponyo sur la falaise (2008)

1 Le Temps et l'espace dans la culture japonaise, CNRS Éditions pour la version française (traduction Christophe SABOURET), 2009.



voyageur. Pazu fait la rencontre de Sheeta, qui a atterri sur son lieu de travail. Ashitaka proposera pour sa part une variation, en étant contraint au départ après avoir été victime d'un sanglier maudit.

Pour l'individu désireux d'échapper à la pression de la communauté traditionnelle japonaise, il existait deux formes d'évasion. La première consistait à se confronter à la situation présente : l'individu pouvait reporter son espoir de changement vers le futur en prônant l'utopie d'une société idéale – mais comme le signale Katô SHÛICHI, les cas sont rares au Japon, car les possibilités de changement étaient très minces. Autrement, il pouvait se rabattre sur le passé et espérer retrouver le paradis perdu. L'autre forme d'évasion se divise elle-même en deux catégories. La première concerne le voyage où l'« on s'amuse dans un autre monde en s'évadant, avant de retourner au point de départ. » La deuxième catégorie, c'est tout simplement l'exil : on demeure dans un autre pays après s'être échappé de son propre territoire.

En posant les questions de l'ouverture/fermeture, l'intérieur/extérieur, MIYAZAKI n'a jamais laissé aucun doute quant à la réponse. Chez lui, la seule chose qui compte, c'est le désir d'ouverture de l'individu candidat au voyage. C'est le cas de Jim (Les joyeux pirates de l'île au trésor) : « Si je pouvais partir sur un bateau comme ça [...] un grand bateau pour aller au-delà de l'horizon, dans les mers et des pays inconnus. » Tout comme on retrouve cette aspiration chez Tombo (9) : « Tu imagines faire le tour du monde avec ce dirigeable. Ça doit être formidable. » Les premiers récits de l'univers miyazakien s'inscrivent indéniablement dans le mouvement du voyage : on se déplace d'un lieu à un autre pour aller découvrir une terre inconnue.

À ses débuts, MIYAZAKI fait surtout appel au voyage aller-retour. Conan

et Lana navigueront et voleront d'île en île, avant de s'établir sur celle du garçon. Nausicaä (6) part et revient dans la Vallée du vent. Après un long et périlleux périple, Shuna rentrera lui aussi dans sa vallée. À cela s'ajoutera plus tard le voyage aller-retour de Chihiro (12) dans « l'autre monde ». C'est d'ailleurs avec ce récit que le rapport entre « ici et là-bas » est le plus prégnant dans les dialogues. Nul doute que ce motif constitue l'un des piliers du schéma directeur, car on le retrouve tout bonnement dans tous les récits appartenant à l'univers miyazakien. Il n'existe pas d'exception. Enfin, c'est à Conan que revient l'honneur d'expliquer l'intérêt du voyage aller-retour : « Tu sais. Un jour, je retournerai là-bas [son île]. Et là-bas, je ferai tout ce que j'ai appris de bien ailleurs. »

L'espace désertique s'est imposé dès le premier récit comme l'un des territoires synonyme d'ouverture. Cependant, il apparaît aussi comme un obstacle incontournable entre « ici et là-bas ». Pour quitter leur pays et voyager vers l'inconnu, il faut d'abord franchir ce territoire hostile avant d'atteindre l'autre « rive ». Tous les premiers personnages miyazakiens affronteront l'immensité du désert : Tem, Conan et Lana, Nausicaä, Shuna. Il en ira de même pour Pazu et Sheeta, ou Porco, à la différence que ceux-ci évolueront dans un espace vertical et non plus horizontal. Avec le ciel, les voyageurs ont découvert un nouveau territoire à franchir. La période dédiée au voyage s'achève justement en apothéose avec le périple de Pazu et Sheeta : dans ce récit, les héros ne cessent de courir pour trouver la légendaire île volante de Laputa. Certes, ils parcourent des galeries souterraines, mais leur voyage se passera essentiellement dans les airs, à bord d'incroyables machines volantes, à moins de léviter grâce aux pouvoirs d'une pierre. De fait, cette

histoire ne pouvait s'achever qu'en montrant deux enfants voler dans un ciel sans horizon, ni attaches. Le final du *Château ambulant* renouera, bien des années après, avec cette image d'évasion, l'une des plus épurées.

L'exil

À partir de *Totoro*, le voyage ne constitue plus le sujet, même si ce motif demeure présent dans tous les films qui suivront. Kiki (9) parcourt rapidement la distance qui la mène à la ville de Koriko ; Porco (10) survole l'Adriatique ; Ashitaka mène un court voyage jusqu'au Japon de Muromachi ; Chihiro prend le train pour se rendre chez Zeniba ; La vieille Sophie (13) quitte sa ville et s'en va dans la montagne ; Ponyo (14) s'enfuit de chez son père et se balade à bord d'une méduse qui la conduira vers la surface de la mer. Le territoire de départ s'efface lui aussi. Dans *Kiki*, le village demeure hors-champ ; dans *Totoro* et *Chihiro*, nous ne découvrons les personnages qu'à leur arrivée – seuls le village d'Ashitaka et la ville de Sophie feront exception. Le déclencheur du voyage a de même évolué, en délaissant l'élément humain. La famille de Mei et Satsuki (8), ainsi que celle de Chihiro, sont parties suite à un déménagement ; Kiki accomplit un rite incontournable dans sa vie de sorcière ; une malédiction pousse Sophie à s'exiler ; quand à Ponyo, elle n'aura pas besoin d'une intrusion extérieure, car seule sa curiosité lui suffira pour partir.

Désormais, le sujet qui préoccupe Miyazaki concerne le motif de l'exil et de l'intégration. Abordé dès « Le Peuple du désert », avec Tem et Sasan s'établissant dans la ville de Pejite, ce thème s'imposait comme l'un des enjeux du schéma directeur, mais à cette époque, il allait devoir partager la vedette avec le motif du voyage, et ce jusqu'à *Totoro*. Le motif de l'intégration devient dès lors prédominant, avec la famille Kusakabé (8) s'installant à la campagne et nouant de bons rapports avec ses voisins, qu'ils soient humains ou non. Du côté de la ville, il en va de même pour Kiki. Sa gentillesse et ses bonnes manières l'aideront à se faire des amis, ce qui lui permettra de se constituer une famille de substitution et ainsi d'adoucir agréablement son exil, prélude à son intégration. Ashitaka reste au village des forges et ne rentrera pas chez les siens, car il ne peut tout simplement pas réintégrer un système fermé. Après avoir découvert presque

par hasard le « château ambulant », Sophie s'y impose comme femme de ménage, avant de susciter la création d'une « famille » faite de bric et de broc. Ponyo a décidé de devenir humaine, elle impose donc sa volonté et part s'installer dans la maison de son ami Sôsuke.

Chihiro constitue un cas à part, car elle ne réalise pas un voyage, mais trois. Le premier concerne son arrivée dans la nouvelle ville, un territoire inconnu et donc hostile aux yeux de la jeune fille. Son deuxième voyage, c'est celui qui l'amène dans « l'autre monde ». Coincée, il lui faut alors intégrer ce « là-bas », même provisoirement – ce qu'elle fera par le travail. Puis viendra le temps d'un troisième trajet, celui qui la conduira chez Zeniba. Elle en reviendra, puis quittera dans la foulée « l'autre monde » pour rejoindre notre réalité. Nous avons bien affaire à des voyages aller-retour, mais le récit de Chihiro nous parle tout autant d'exil et d'intégration. Son séjour contraint dans « l'autre monde » lui aura en effet fourni une expérience dont elle saura se servir pour intégrer son nouveau foyer.

Au bout du périple

Nous voici parvenus au terme du voyage proposé par le schéma directeur de la fiction miyazakienne. Comme nous avons pu le constater, cette trame est en bien des points conformes aux règles régissant le fameux monomythe². Répondant à l'appel de l'aventure, les héros/héroïnes sont partis vers l'inconnu pour découvrir le monde. Ils ont franchis des obstacles et passés des épreuves, pour finalement accéder par des passages à des espaces fermés dissimulant un trésor. En menant ce périple, les personnages ont incontestablement évolué, passant d'un état initial à un état supérieur. Puis, toujours selon la règle, une fois obtenu sa récompense, réelle ou symbolique, le voyageur peut alors la ramener chez lui afin d'en faire profiter le monde.

Dans l'univers miyazakien, quatre personnages rentreront au pays : Conan et Lana, la première Nausicaä (6) et Shuna. Comme les autres personnages, ils se sont affranchis du passé, d'une manière ou d'une autre, dou-

loueusement ou non. Cependant, les autres ont tous décidé de ne pas rentrer dans leur ancien foyer et de choisir l'exil. La majorité s'est établie ailleurs, tandis que certains s'en sont allés découvrir le reste du monde. La finalité de l'œuvre miyazakienne a donc pour particularité de célébrer l'ouverture et de nous projeter vers l'avant en privilégiant l'idée d'exil. Pour les personnages, qu'il soit seul, en couple ou en groupe, l'exil n'est en rien une malédiction, bien au contraire, il est synonyme d'une libération offrant un nouveau départ, voire une nouvelle vie.

Ce nouveau départ a été rendu possible en atteignant la « rive » située au delà de l'espace qui séparait les héros/héroïnes de « là-bas ». Ils y font alors la rencontre de l'autre, qu'il soit conjugué au singulier ou au pluriel. Le plus étonnant, c'est que cette rencontre découlant de l'exil fait vraisemblablement appel à des résonances chrétiennes, et notamment jésuites, ordre qui a cherché à évangéliser l'Asie. En effet, pour la compagnie de Jésus, « Aime ton prochain » ne se réduit pas à aimer son proche, ce qui est somme toute facile, ce précepte implique surtout d'aimer le lointain pour en faire un proche. De fait, il est très possible que cette rencontre de l'autre chez MIYAZAKI fasse allusion à un christianisme de type asiatique, dont l'influence s'est fondue dans la culture japonaise depuis l'époque où débarqua sur l'archipel le premier jésuite, François XAVIER, en 1549.

« Commence par finir ce que tu commences ! » (Kamaji) (12)

Mais atteindre une destination et faire une rencontre ne suffisent pas à trouver le trésor convoité, il faut pour cela s'intégrer au sein de la communauté ou du territoire choisi. Mais s'établir ailleurs nécessite d'assumer des responsabilités qui permettront d'acquiescer une indépendance et d'affirmer une personnalité singulière.

« Personne ne peut choisir à ta place. » (Lettie, la sœur de Sophie) (13)

Pour trouver sa place dans une société autre, le héros/héroïne doit trouver un équilibre entre ses intérêts personnels et les réalités de la vie en collectivité. L'un des moyens pour y parvenir consiste à cultiver l'échange avec

l'autre, mais aussi avec soi-même. Une fois ces épreuves passées, le personnage miyazakien peut alors se reposer, car son voyage initiatique s'est achevé. À cet instant, il peut enfin accéder à la *magie intérieure* qu'il recherchait avec obstination : être en paix avec soi-même et avec les autres. Chez MIYAZAKI, la sérénité de l'âme/conscience fait appel à la voie médiane si bien représentée par Nausicaä et Ashitaka. Cette voie du milieu, qui n'est pas sans rappeler l'idéal taoïste, occupe une place essentielle dans l'imaginaire du cinéaste, car l'homme « doit essayer de trouver son propre chemin, trouver un juste milieu en respectant et en intégrant ces deux choses essentielles [que sont la société/civilisation et la nature]. C'est quelque chose de très difficile, qui amène à une prise de conscience : celle de la difficulté d'être. »

Cette voie est effectivement pavée d'embûches et dans l'univers miyazakien, certains voyages sont apparus bien plus dramatiques que d'autres. Il nous paraît indispensable de nous en souvenir, car la mort, la peur, la souffrance participent tout autant que la vie, la joie et le plaisir à l'équilibre qui caractérise tant l'œuvre du cinéaste. Et c'est à Nausicaä (4) que revient l'honneur de nous le rappeler : « Vous savez, j'ai fait un long voyage pour découvrir les secrets de ce monde. J'ai couru sans m'arrêter, laissant de nombreux morts derrière moi. Ceux qui m'ont protégée, qui m'ont guidée, des amis très chers, et des ennemis aussi... Je les ai quittés sans même les enterrer... Alors, je vous en supplie, n'oubliez jamais les morts. » Cela dit, la princesse a mené vaillamment son propre voyage, car elle n'a jamais oubliée que la vie l'emporte sur tout le reste. Comme le dit Ashitaka :

« Non rien n'est fini. Nous sommes là. Nous sommes vivants, toi et moi. »

Raphaël COLSON
Essayiste

extraits de
Hayao MIYAZAKI,
Cartographie d'un univers
Editions Les Moutons Electriques
cf. Dos de couverture

² Construit en trois mouvements, subdivisés en six, le célèbre essai de J. CAMPBELL, *Le Héros aux mille et un visages* (1973), décrit la structure commune de tous les mythes existants, dans une démarche visant à les ramener en un, le monomythe.



LE QUIZZ DU LITTERARIUM

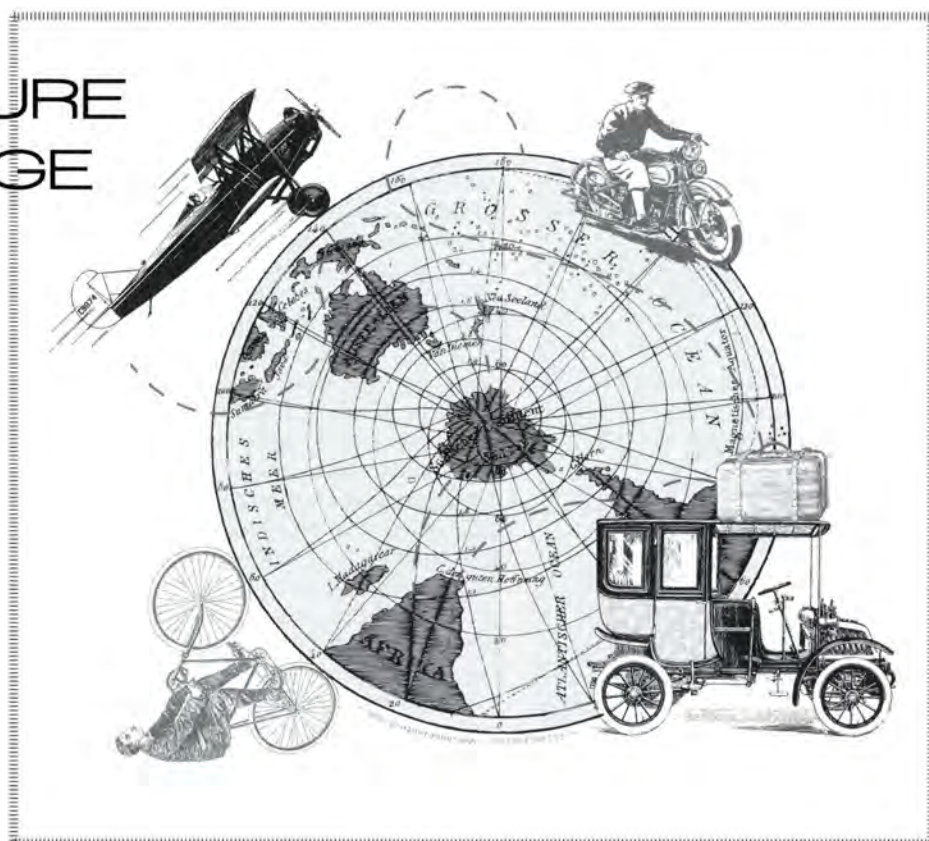
Depuis sa création en mai 2009, le Litterarium souhaite promouvoir l'écriture et les littératures à l'université, et favoriser la rencontre entre les professionnels du livre et la communauté étudiante.

À ce titre, Le Litterarium organise le Concours d'écriture des Étudiants Lyon 2, anime le Quizarium (quizz mensuel, littéraire et décalé) et accompagne les étudiants désireux de monter des projets en lien avec la littérature.

Règlement en page 26



LITTÉRATURE EN VOYAGE



1. D'après quel récit de voyage de Robert Louis STEVENSON, l'itinéraire de son périple fut répertorié dans le réseau français des chemins de grande randonnée sous le nom : « chemin de Stevenson » ?
2. Dans quelle oeuvre sont contés *Les sept voyages fantastiques de Sinbad le marin* ?
3. Dans le recueil *Bourlinguer* de Blaise CENDRARS, quel type d'infrastructure urbaine sert de titre aux nouvelles ?
4. Quelle écrivaine, exploratrice, journaliste — entre autres — relate ses périples dans son *Journal de voyage : lettres à mon mari* ?
5. Quels écrivain et aventurier britannique s'est inspiré d'un verset du *Livre des proverbes* pour intituler ses mémoires ?
6. Quel retraité de 62 ans a publié son périple de quatre ans, *Longue marche*, sur la route de la soie, aux éditions Phébus ?
7. Combien d'années dura le voyage de MARCO POLO qu'il relate dans *le Devisement du monde* ou *Le livre des merveilles* ?
8. Dans son roman autobiographique *Sur la route*, quel nom se donne Jack KEROUAC ?

VOYAGE AUX PARADIS ARTIFICIELS



1. De quel ouvrage composé d'essais de philosophie « spirituelle » s'est inspiré Jim MORRISON pour donner un nom à son groupe ?
2. Quel écrivain français a traduit en 1828 *Les Confessions d'un mangeur d'opium anglais* de Thomas DE QUINCEY ?
3. Avec le docteur Jacques-Joseph MOREAU, quel écrivain et poète français est le principal fondateur du Club des Hachichins, créé en 1844 ?
4. Sous quel titre la psychologue américaine, Beatrice SPARKS, a publié un roman anonyme s'inspirant largement du journal d'une de ses patientes adolescentes confrontées à des problèmes de drogue ?
5. Dans *Misérable miracle* de Henri MICHAUX, de quelle drogue est il question ?
6. *Las Vegas Parano* est un film de Terry GILLIAM, mais adapté du roman *Fear and Loathing in Las Vegas : A Savage Journey to the Heart of the American Dream*. Quel est son auteur ?
7. Quelle drogue Sigmund FREUD a-t-il testée scientifiquement sur lui pour en évaluer les effets ?
8. Quel est le titre du livre de Charles DUCHAUSOIS qui raconte son voyage depuis la France, passant par le Moyen-Orient, pour arriver en Asie... pendant les années 60 ?



Reliez à chaque citation son auteur :

1. René DESCARTES	A. « Je suis prêt à aller n'importe où, pourvu que ce soit en avant. »
2. Rudyard KIPLING	B. « En vérité, je ne voyage pas, moi, pour atteindre un endroit précis, mais pour marcher : simple plaisir de voyager. »
3. Sigmund FREUD	C. « Les plus belles histoires commencent toujours par des naufrages. »
4. Nicolas BOUVIER	D. « Il voyage plus vite celui qui voyage seul. »
5. Christophe COLOMB	E. « Avec le temps, la passion des grands voyages s'éteint, à moins qu'on n'ait voyagé assez longtemps pour devenir étranger à sa patrie. »
6. Jean RACINE	F. « Certains pensent qu'ils font un voyage, en fait, c'est le voyage qui vous fait ou vous défait. »
7. Gérard DE Nerval	G. « Qui veut voyager loin ménage sa monture. »
8. David LIVINGSTONE	H. « Lorsqu'on emploie trop de temps à voyager, on devient enfin étranger en son pays. »
9. Robert LOUIS STEVENSON	I. « Pourquoi, donc, quittons-nous ce lieu idéalement beau et calme et riche en champignons ? »
10. Jack LONDON	J. « Ceux qui aperçoivent la lumière avant les autres sont condamnés à la poursuivre en dépit des autres. »

A : B : C : D : E : F : G : H : I : J :



Règlement :

Le principe d'un quiz est de tenter de répondre aux questions sans aide documentaire. Ces conditions n'étant pas reproductibles dans une revue, nous invitons chaque lecteur à « jouer le jeu » et à nous envoyer vos réponses par mail à l'adresse suivante frederik.guinard@univ-lyon2.fr

Chaque lecteur qui participera au Quizz aura la possibilité de choisir sur notre site un numéro gratuit qui leur sera envoyé à l'adresse postale qu'il nous communiquera.

Nous publierons les résultats lors du prochain numéro de Canal Psy qui sortira fin juin 2012. D'ici là, les participants ayant le mieux répondu au quizz, recevront des lots-surprises du Litterarium et de Canal Psy.



Association **Rencontres au Bout du Monde (RBM)**
Himalaya - Inde - Népal - Asie Centrale



RBM - 1013 Chemin Mouret
13100 Aix-en-Provence
Tél : 04 42 96 42 89
contact@boutdumonde.eu - www.boutdumonde.eu

« Les souvenirs de voyage sont aussi ceux qu'on laisse sur place... »

Voyager équitable et solidaire : Un vrai choix qui donne du sens à son voyage, une véritable alternative au tourisme de masse.

Rencontres au bout du monde organise depuis 12 ans des voyages de découverte, privilégiant l'échange et la rencontre avec les populations ainsi que la responsabilisation et le respect des environnements ethniques et naturels. Appliquant au plus près les principes du commerce équitable au voyage l'association soutient des programmes de solidarité, accompagnant les populations des contrées reculées qui accueillent les voyageurs, dans la prise en main de leur propre développement, toujours dans un esprit durable et raisonné.

Au gré du voyage et des rencontres, à pied, à cheval, ou en voiture..., toujours à l'écoute des réalités locales, et en toute sécurité, le voyageur découvre et devient ainsi

responsable de l'aide destinée à un peuple et à sa culture. Au cours de son périple, il peut aborder concrètement les questions de développement sur les sites visités et peut, quand il le souhaite et s'il le souhaite, s'impliquer dans les réflexions menées par l'association. Certains s'engagent dans des programmes d'aide découverts sur place. Les rencontres sont, quant à elles, toujours chargées de joie et d'émotion...

Grâce à ces voyages, et surtout à ses voyageurs, RBM souhaite continuer d'apporter sa contribution à l'amélioration des conditions de vies des communautés villageoises qui les accueillent, tout en développant la responsabilité et l'équité dans les relations entre le voyageur et ses hôtes. Des voyages solidaires... Une part importante du prix du voyage est attribuée à des «programmes de développement». Ces programmes peuvent concerner le développement touristique, mais aussi l'agriculture et l'élevage, l'éducation, la culture, l'artisanat, la justice sociale, etc. Ils doivent bénéficier prioritairement à la collectivité et non à des intérêts privés, et toujours émaner des populations villageoises ou d'ONGs les représentant. Parmi les réalisations passées ou en cours : *Formation destinée aux guides et aux accompagnateurs de tourisme équestre au Kirghizstan, Soutien scolaire et construction d'écoles (Ladakh - Inde) / Equipement du village de Photoksar (Ladakh - Inde) en fours solaires (41 familles), (voir sur www.boutdumonde.eu)...*



Rencontres au bout du monde est
membre fondateur de l'**ATES**.
<http://www.tourismesolidaire.org/>

Association pour le Tourisme
Equitable et Solidaire

L'Association pour le Tourisme Equitable et Solidaire (ATES) a été créée en 2006 par l'Union Nationale des Associations de Tourisme et de plein air (UNAT), la Plate-Forme pour le Commerce Equitable (PFCE), la fédération Ternélia et des associations professionnelles de voyages.

L'objet de l'association est de **soutenir le développement des concepts et des produits de tourisme équitable et solidaire, depuis leur définition jusqu'à leur mise en marché et évaluations.**

Rassemblant aujourd'hui 35 membres engagés autour d'une charte commune, l'ATES constitue le premier réseau national du tourisme équitable et solidaire.

Elle est composée de membres actifs, qui commercialisent et/ou relayent une offre de voyages «au plus près du monde et de ses habitants» mais aussi de membres associés qui soutiennent le tourisme équitable et solidaire. Elle regroupe des opérateurs sélectionnées sur la base d'une grille de critères éthiques rigoureux, qui travaillent dans une même démarche : mettre en place une activité touristique qui aide au développement local des régions d'accueil, dans le cadre d'un partenariat étroit avec les communautés locales et leurs représentants.



L'ATES est membre fondateur du réseau EARTH (European Alliance for Responsible Tourism & Hospitality) et partenaire de la campagne européenne d'information sur le Tourisme Responsable Et Solidaire (TRES).

Les engagements du tourisme équitable et solidaire :

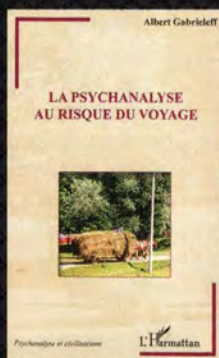
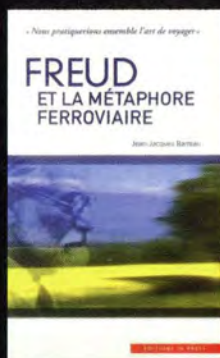
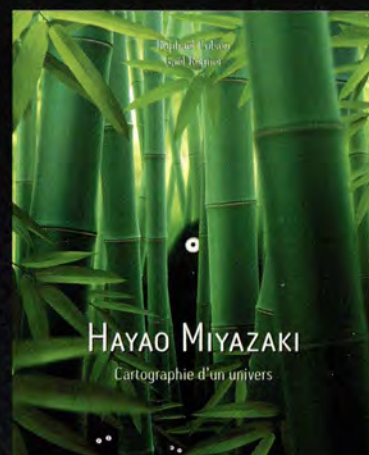
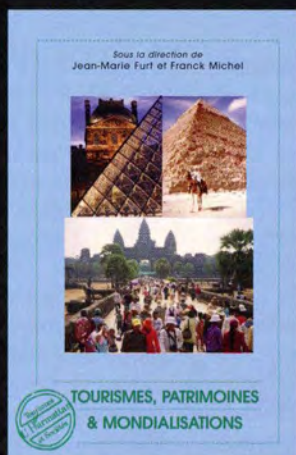
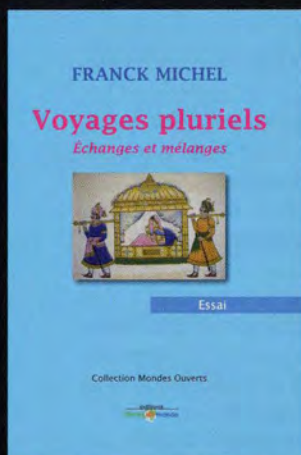
La création de l'Association pour le Tourisme Equitable et Solidaire est l'aboutissement de plusieurs années d'engagement au cours desquelles ont été mis en place des groupes de travail et des outils pour identifier, fédérer et promouvoir les acteurs du tourisme équitable et solidaire.

Le concept repose sur 2 postulats fondamentaux :

Le tourisme est un outil d'aide au développement local des territoires d'accueil du voyageur.

L'ensemble du projet (activité touristique et les programmes de développement) est élaboré et géré en partenariat étroit et équilibré avec les communautés locales et leurs représentants.

sources...



Voyages Pluriels

Ed. Livres du Monde - livresdumonde.net

Tourismes, Patrimoines et Mondialisations

Ed. L'Harmattan - editions-harmattan.fr

Touriste

Ed. Au Diable Vauvert - audible.com

Hayao MIYAZAKI, Cartographie d'un Univers

Ed. Les Moutons Electriques - moutons-electriques.fr

Freud et la métaphore ferroviaire

Ed. In Press - inpress.fr

Le handicap au risque des cultures

Ed. Eres - editions-eres.com

La Psychanalyse au risque du voyage

Ed. L'Harmattan - editions-harmattan.fr

...et horizons

Le Musée Africain de Lyon présente « Gémellités » Images d'Afrique de l'Ouest.

Cette exposition propose un ensemble de doubles portraits photographiques-portraits de parents, d'ami(e)s ou de personnes liées par diverses relations. Les doubles portraits présentés (en noir et blanc, de la fin des années 1970 aux années 1990) révèlent une autre image des individus.

Commissaire de l'exposition : C. Angelo MICHELI, historien des arts africains.

Un catalogue des doubles portraits est disponible.

Une conférence sur ce sujet aura lieu le 22 mars 2012 à 19h00 au musée.

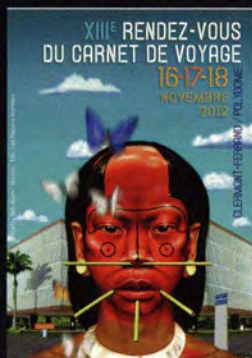
Blog des doubles portraits : <http://angelo-micheli.blogspot.com/>

Exposition du 22 février au 20 mai 2012.

Musée Africain, 150 cours Gambetta, Lyon 69007

Tél. 04 78 61 60 98. - www.musee-africainlyon.org

Contact : Père Pierre Legendre et Céline Lathuilière



Tous les ans, le troisième weekend de novembre, Clermont-Ferrand devient le carrefour de rencontres entre le grand public et des artistes voyageurs venus du monde entier.

L'exposition de carnets de voyage constitue le cœur de la manifestation et propose de nombreuses possibilités de découvrir les richesses du genre. Certains artistes présentent un pays, d'autres des faits de société, par le biais de dessins, photographies, peintures, bandes dessinées et écritures diverses. Le « Rendez-vous » reçoit également des écrivains du voyage, des conférenciers, et des réalisateurs de films qui viennent partager leurs expériences autour du globe.

Cette année, la Péninsule Ibérique et l'Amérique Latine seront mises à l'honneur. Le Rendez-vous est pris les 16, 17 et 18 novembre prochains ! Plus d'infos sur www.rendezvous-carnetdevoyage.com